FONDATION FRAZER — CONFÉRENCE I

LA MISE A MORT DU DIEU EN EGYPTE

avec 18 figures

PAR

ALEXANDRE MORET

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR D'ÉGYPTOLOGIE AU COLLÈGE DE FRANCE
DIRECTEUR HONORAIRE DU MUSÉE GUIMET

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, PARIS-VI[e]
1927

A Sir JAMES G. FRAZER
et Lady FRAZER,
en témoignage
de respect et d'affection.
A. M.

LA MISE A MORT DU DIEU EN EGYPTE

FONDATION FRAZER — CONFÉRENCE I

LA MISE A MORT DU DIEU EN EGYPTE

avec 18 figures

PAR

ALEXANDRE MORET

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR D'ÉGYPTOLOGIE AU COLLÈGE DE FRANCE
DIRECTEUR HONORAIRE DU MUSÉE GUIMET

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, PARIS-VI[e]
1927

LA MISE A MORT DU DIEU EN EGYPTE [1]

L'œuvre de Sir James Frazer, enquête exhaustive sur toutes les croyances primitives, s'étend largement aux populations demi-civilisées, dans toutes les parties du monde et dans tous les temps. Ce domaine englobe aussi l'antiquité classique, dont la civilisation évoluée garde tant de souvenirs d'un passé barbare : c'est en faisant la patiente analyse des traditions helléniques conservées par Pausanias, que Frazer a été amené à étendre son investigation, suivant les principes de la méthode comparative. De nouveau, dans ces dernières années, son infatigable cerveau s'est exercé sur ce champ de recherches, puisqu'on nous annonce un livre sur Ovide, le poète des traditions mythologiques à l'époque romaine. Plus haut que l'antiquité classique, Frazer a remonté jusqu'à l'Orient ancien, dans cette région méditerranéenne, qui est le véritable berceau des religions, champ immense ouvert à sa sagacité, mais plus ardu à exploiter à cause des difficultés de langues et de l'état moins avancé de la recherche scientifique.

Dans l'Orient ancien, l'Egypte, entre tous les pays, constitue, pour l'étude du folklore, un terrain privilégié : là s'est épanouie, pendant quatre mille ans, une civilisation que révèlent soit les monuments figurés, soit les textes, depuis le stade paléolithique jusqu'à l'ère chrétienne. L'Egypte n'a-t-elle pas fourni à Frazer une des plus significatives figures dans sa galerie des « idoles de la tribu », Osiris, prototype du dieu qui meurt, *the dying God,* doctrine cardinale de l'œuvre frazérienne? Comment l'enquête de Frazer, poussée sur tous les domaines et de toutes les époques, nous renseigne-t-elle de l'extérieur sur la figure énigmatique d'Osiris? D'autre part, comment la doctrine frazérienne trouve-t-elle, en Egypte même, de précieux éléments de démonstration, tel sera le sujet de la présente leçon.

1. Conférence faite pour la Fondation Frazer, à l'Université d'Oxford, le 27 mai 1926.

I

Définitions. Le but de la civilisation primitive : Nourriture et Fécondité

Dès que la pensée de l'homme s'éveille, une méditation angoissée s'impose à lui : la vie et la mort, deux faces d'un même problème. D'abord la vie : naître, grandir et subsister, en combattant la faim et la maladie, ce qui pose un autre problème : s'assurer une nourriture régulière et abondante. Puis, la mort à laquelle nul n'échappe : signifie-t-elle disparition totale? ou bien, survit-il quelque chose de l'individu? La survivance semble possible, puisque, dans la nature, chaque être quoique mortel, peut, à son tour, donner la vie, revivre dans sa progéniture : d'où l'immense importance de la descendance. Ajoutons que, pour les animaux et les végétaux, leur reproduction régulière peut assurer à l'homme cette garantie qu'il cherche, contre la faim. *Nourriture* et *fécondité,* voilà ce qui préoccupe avant tout l'homme primitif, soit qu'il spécule sur les animaux ou les végétaux.

Toutefois, en ce qui concerne l'homme, cette raison d'espérer, que donne la descendance, reste obscure : si la race subsiste, l'individu disparaît, et qui sait ce qu'il devient? Les Egyptiens, imbus d'ardente foi en la survie, n'ont pas échappé, à certaines époques de crise sociale et religieuse, à l'appréhension de l'inconnu, pour ce qui a trait à l'individu. Au jour des funérailles, retentissait parfois ce chant désabusé, que les harpes scandaient de leur harmonie plaintive :

« Les corps s'en vont, et d'autres restent (à leur place), depuis le temps des ancêtres. Les dieux (rois défunts) qui existaient jadis, reposent dans leurs Pyramides, et les nobles aussi, les glorieux, sont ensevelis dans leurs tombeaux. Mais ils ont bâti des maisons dont les places ne sont plus... Leurs murs sont détruits, leurs places n'existent plus, comme si elles n'avaient

jamais existé. Personne ne revient de là-bas, qui pourrait nous dire ce qu'il en est, qui nous dirait ce dont ils ont besoin, afin de tranquilliser nos cœurs, jusqu'au moment où nous irons, aussi, là où ils sont partis... Vois, personne n'emporte avec soi ses biens; vois, personne ne revient, qui s'en est allé... »[1]

Toutefois, les Egyptiens ont, comme les autres peuples, compris que la nature est une source d'espoir pour l'individu. Essayons de revenir, avec Frazer, à la mentalité des primitifs. Cessons de considérer l'homme, dans la nature, comme un être d'exception; observons le spectacle de la vie universelle, l'alternance des saisons, les conditions d'existence des végétaux et des animaux. L'Egyptien primitif y trouvera des raisons d'espérer; partout le jour succède à la nuit, l'inondation suit la sécheresse, l'été remplace l'hiver, les végétaux morts ont des rejetons vivaces, les graines enterrées engendrent de nouveaux fruits, et les animaux se reproduisent, selon un rythme inflexible et permanent, commandé par les saisons. Or, nous dit Frazer :

« Le spectacle des grands changements, dont les hommes sont chaque année témoins, sur cette terre, les a, de tout temps, fortement frappés, les a portés à méditer sur les causes de cette transformation. Leur curiosité n'était pas purement désintéressée, car, même l'être primitif, n'est pas sans voir combien sa propre existence est intimement liée au cours naturel des choses, combien sa propre existence est mise en danger par des phénomènes tels que ceux qui peuvent congeler les fleuves, ou dépouiller le sol de sa verdure. »[2]

L'ancien Egyptien, comme tout primitif, a constaté que sa vie et sa mort dépendent largement de la nature et suivent le rythme des saisons. Mais l'homme est supérieur aux autres êtres par son cerveau, capable de réflexion intelligente et de prévoyance calculée; aussi est-ce son privilège de subordonner, autant qu'il le peut, le sol, les végétaux, les animaux, à l'entre-

1. W.-Max Müller, *Die Liebespoesie der Alten Aegypter*, p. 25.

2. *Rameau d'Or*, p. 304. Sauf indication contraire, nous citons le *Rameau d'Or* dans l'édition abrégée en un volume, dont l'admirable traduction est due à Lady Frazer. (Paris, Geuthner, 1924.) De même, *Atys et Osiris* sont cités d'après la traduction française de M. Peyre. (Paris, Geuthner, 1926.)

tien de sa propre existence. Il tentera donc de s'assurer nourriture pour lui et ses enfants, non plus au hasard des caprices du ciel et de la terre, mais en maîtrisant les forces naturelles, en disciplinant la fertilité du sol et des troupeaux, prétendant même commander aux saisons.

Sir James Frazer signale partout cette prétention, qu'a l'homme primitif, de se procurer « nourriture et progéniture », « *en pratiquant des rites magiques pour régir les saisons* ». Il note ceci : 1° « Arrivés à un certain degré d'évolution, les hommes se figurent tenir en mains les moyens de prévenir les calamités, et croient que, grâce à la magie, ils peuvent accélérer, ou retarder, la marche des saisons; en conséquence, ils pratiquent des cérémonies, récitent des incantations, afin de faire tomber la pluie, de faire briller le soleil, ou de produire la multiplication du bétail et l'abondance des récoltes »;

2° « A un stade plus avancé de civilisation, les hommes croient obtenir un résultat semblable et plus certain par le sacrifice d'un dieu, le dieu qui meurt, *the dying god.* »[1]

Examinons tour à tour si les Egyptiens ont passé par les mêmes stades, 1° le stade des procédés magiques, 2° le stade religieux, qui comporte le sacrifice d'un dieu, afin de vaincre la mort et de fertiliser la nature.

II

Les Procédés magiques

L'Egyptien a certainement cru à l'existence de *formules magiques qui commandent à la nature.* Cependant, aucun des papyrus magiques qui nous sont parvenus ne nous a conservé le texte des incantations « pour faire briller le soleil », ni « pour

1. *Rameau d'Or*, p. 304.

faire venir l'inondation du Nil », phénomène qui, en Egypte, remplace la pluie, presque inexistante. Toutefois, l'usage de telles formules est attesté.

A. *Commander à la Nature.*

Les magiciens d'Egypte, à toutes les époques, prétendent pouvoir arrêter ou remettre en branle, la barque du Soleil[1]; ils se vantent de provoquer la nuit, en plein jour; ils peuvent suspendre le cours du Nil, faire de cette masse fluviale deux tranches qu'à volonté ils superposent, ou remettent en place, pour chercher des objets au fond du fleuve[2]; en un mot, ils commandent aux forces de la nature. Les formules secrètes, nous dit-on, se trouvent dans les *Livres de Thot,* que le dieu écrivit de sa propre main. Il y a une formule pour « charmer » le ciel, la terre, le monde de la nuit, les montagnes, les eaux, pour permettre de comprendre ce que disent les oiseaux, les reptiles et même les *poissons* de l'eau. Grâce à une autre formule, un mort peut reprendre la forme qu'il avait sur terre, revoir le soleil et la lune se lever dans le ciel. »[3]

Ces livres, que le roi et les magiciens sont seuls à connaître[4], sont enfermés dans un bloc de pierre, déposé dans la « Chambre des Livres, à Héliopolis[5] ». Telle est la tradition ancienne.

A une époque plus récente, on nous raconte ceci : « Les Livres sont dans un coffret de fer; celui-ci est dans un coffret de bronze; celui-ci dans un coffret de bois de cannelier; celui-ci dans un coffret d'ivoire et d'ébène; celui-ci dans un coffret d'ar-

1. P. Lacau, *Textes Religieux* (XIIe dyn.), Chap. II. (*Recueil de Travaux,* XXVI, p. 68.) Voir aussi *Stèle de Metternich,* l. 206. On trouvera la traduction et le commentaire des textes magiques gravés sur cette stèle dans notre étude : *Horus Sauveur*, ap. *Revue de l'Histoire des Religions,* nov.-déc. 1915.

2. Maspero, *Contes Populaires* (IVe édit.), p. 31. Ed. Naville, *Todtenbuch.* Chap. 65, p. 11. (Sur ces formules, cf. Grapow, ap. *Zeitschrift für aegyptische Sprache,* t. 49, p. 51.)

3. *Contes*, p. 131.

4. *Ibid.*, p. 32.

5. *Ibid.* p. 36.

gent; celui-ci dans un coffret d'or, et c'est ce dernier qui renferme les Livres. » Un nœud de serpents, de scorpions, de reptiles divers, long de 6 kilomètres, grouille autour des coffrets, qui sont encore gardés par un grand serpent immortel [1]. Les lecteurs du *Rameau d'Or* se rappelleront sans doute les cachettes, emboîtées les unes dans les autres, où les magiciens, de tous pays, mettent à l'abri les choses précieuses, et spécialement, les âmes, ou la vie des individus. Dans une légende irlandaise, un géant raconte à sa femme :

« Ma vie se trouve dans l'écurie, sous les pieds d'un gros cheval. Au-dessous se trouve un petit lac; sur le lac, il y a sept peaux grises; sur ces peaux, sept mottes de bruyère; et, par-dessus le tout, sept planches de chêne. Dans ce lac vit une truite dont le corps renferme un canard; dans le ventre du canard, se trouve un œuf; dans l'œuf il y a une épine noire..., tant que cette épine ne sera pas réduite en miettes, je ne pourrai pas mourir. »[2]

On voit que les cachettes des magiciens d'Egypte sont presque aussi compliquées.

B. *Commander au Nil.*

Après le Soleil, la principale force naturelle, en Egypte, réside dans le *Nil.* Rois et magiciens ont prise sur lui, car ce dieu se révèle sous une forme humaine, et l'on sait comment agir sur un dieu-homme : par l'attrait invincible de la *nourriture* et de la *femme.*

A Silsilis, sur les parois de grès entre lesquelles coule le Nil resserré, Ramsès II, Mernephtah et Ramsès III ont gravé le récit des rites qu'ils célébraient, deux fois l'an, pour *stimuler* le fleuve[3]. Vers le 15 Epiphi (env. 15 juin), au moment de la

1. *Ibid.*, p. 133, (*Conte de Satni*).

2. *Rameau d'Or*, trad. Stiébel-Toutain, t. II, p. 467. Cf. trad. Lady Frazer, p. 624.

3. Lepsius, *Denkmaeler*, III, 175, 200, 217; Palanque, *Le Nil aux temps pharaoniques*, p. 87.

sécheresse, alors que le Nil mourant n'a plus même assez d'eau pour « cacher le mystère du monde inférieur » (Douat), les rois réconfortaient le dieu par l'offrande d'un veau, d'oies et de canards, puis, prenant « *les Livres qui font sortir le Nil de ses sources* », ils en jetaient au fleuve une copie, comme un ordre de commencer la crue.

Deux mois après, le 15 Thot (env. 15 août), le roi recommençait les rites, « à l'époque de l'eau pure », c'est-à-dire quand la crue était déjà en pleine croissance. Les deux dates données à Silsilis signifient certainement le début de la crue et la crue déclarée; les rites correspondent donc : 1° à la fête « de la Nuit de la Goutte » (dont il sera question plus loin), qui tombe vers le 15 juin, et 2° à la fête « de la plénitude du Nil » (vers le 15 août); toutes deux figurent aujourd'hui encore dans les usages des Egyptiens. Les offrandes jetées au fleuve, avec les livres magiques, forçaient le Nil à sortir de sa cachette, puis à donner le plein de ses eaux.

Le grand papyrus Harris a conservé une liste des offrandes fondées par Ramsès III (vers l'an 1170), et inscrites « sur 272 Livres du dieu Nil »[1], pendant quarante-huit ans. Le total en est extrêmement considérable. Voici quelques chiffres, parmi des dizaines d'autres : 470.000 pains, 879.224 gâteaux, 2.564 vaches, 1.089 chèvres, 154.672 mesures de fruits d'une seule espèce, des céréales, des plantes, des fleurs, par centaines de milliers. A la fin de la liste, on cite des statues du dieu Nil, en or, argent, lapis, malachite, cuivre, fer, pierre, bois, et des statues de la déesse Nil (celles-ci appelées *rpât* = princesse). Offrandes et statues étaient (d'après les stèles de Silsilis) jetées au Nil avec les « livres ».

Ces statues du dieu et de la déesse Nil, jetées simultanément au fleuve, signifient probablement un rite de mariage sacré, une « hiérogamie », d'où résultera la fécondité de la crue.

Dans le cas du Nil, la hiérogamie prend une double forme. Tantôt on rapporte qu'un couple de statues évoque l'union féconde des Nils mâle et femelle. Le rite, déduit du papyrus Harris, est

1. Breasted, *Ancient Records*, IV, § 296-303.

signalé par Thévenot qui a vu, en 1657, le 18 août, les fêtes de la plénitude du Nil : après la coupure de la jetée, on égorge quelques moutons et on jette au Nil deux statues en bois, représentant un homme et une femme, les fiancés du Nil[1].

Tantôt, c'est une seule statue, celle d'une « fiancée » qu'on donne au Nil, pour provoquer sa fécondité. Le rite était célébré jusqu'à ces dernières années. Vers le 15 août, près de l'île de Rodah (Caire), on fêtait la rupture des digues temporaires, pour laisser entrer l'eau nouvelle de la crue dans les canaux d'irrigation : c'est la « percée de la digue » (*gebr el khalig*). A l'entrée d'un canal, du côté du fleuve, et devant la digue qu'on allait ouvrir, on disposait un cône tronqué en terre, appelé *arouseh,* c'est-à-dire la « poupée » = « la mariée », « la fiancée » : ce cône de terre est donc considéré comme un mannequin féminin. Au sommet du cône, on semait du maïs et du millet; l'eau montante arrivait à l'entrée du canal, encore oblitéré par la digue, attaquait le mannequin, et l'enlevait peu à peu, une semaine ou deux avant la « coupure ». Ce nom de fiancée, observe Frazer, révèle l'intention du rite. On prétendait marier le fleuve, principe mâle, à son épouse, la terre à céréales, que ses eaux allaient féconder[2]. Cette autre forme de hiérogamie est un charme employé universellement pour solliciter la croissance des céréales; elle remonte, en Egypte, à la plus haute antiquité. De plus, la tradition s'est longtemps conservée, à l'époque musulmane, sous une forme encore plus directe et plus parlante : on jetait au fleuve un mannequin vêtu d'oripeaux et paré comme une fiancée, le jour de la coupure du khalig[3].

Il est vraisemblable que mannequin de terre et statues représentent les atténuations du sacrifice réel d'une vierge vivante. Aucun texte hiéroglyphique ne décrit ce sacrifice de la « fiancée du Nil »; mais des allusions à ces rites apparaissent dans la

1. Thévenot, *Relation d'un Voyage au Levant,* p. 301.

2. *Rameau d'Or,* p. 352.

3. Lumbroso, *L'Egitto al Tempo dei Graeci et dei Romani,* p. 5; Palanque, *Le Nil aux temps pharaoniques,* p. 85. Savary, *Lettres sur l'Egypte,* Chap. XIV.

vieille littérature religieuse et dans un conte populaire : on y voit que le Nil est un mâle qui convoite les femmes. Aux textes des Pyramides, on décrit la joie mêlée de terreur qui saisit les riverains au début de la crue :

« Ils tremblent, ceux qui voient le Nil Hâpi quand il bat ses vagues » (§ 1151). ... « Osiris, c'est le premier flot de la crue... c'est un mâle qui enlève les femmes à leurs maris, et qui les emmène au lieu qui lui plaît, quand son cœur se prend de désir » (§ 507)[1]. Au *Conte des Deux Frères,* on relève ce trait : le fleuve bat ses vagues et effraie la femme de Bataou, qui s'enfuit; il la poursuit et crie : « Je veux m'emparer d'elle! ». Le Nil se contente, toutefois, de capturer une boucle de ses cheveux[2]. Dans la stèle pseudo-historique du roi Zeser, où il est question des moyens de remédier à la sécheresse, on rappelle que le Nil court « comme un mâle vers les femmes »[3].

Le Papyrus Harris nous a montré l'atténuation de ce rite au moyen des statues. Pourtant, pendant des retours passagers à l'anarchie, les antiques coutumes pouvaient resurgir dans toute leur atrocité. Si l'on en croit Maqrizi, dans les temps troublés qui précèdent la conquête arabe, on avait remis en honneur le vieil usage de jeter une jeune fille au Nil. Après 640, le khalife Amrou s'y opposa, mais le Nil marqua son mécontentement, et la crue ne se produisit pas[4]. Une sédition éclata; pour l'apaiser, Amrou reprit le rite pharaonique de jeter au fleuve une prière écrite; le Nil obéit et envoya docilement la crue, en réponse à l'ordre magique[5].

1. Pyramide du roi Ounas (environ 2540 av. J.-C.). Nous citons l'édition Sethe.

2. Nouvel Empire thébain, vers 1300. *Pap. d'Orbiney,* pl. X. Voir G. Maspero, *Contes,* p. 13-14.

3. Rédaction de basse époque; Palanque, *l. c.,* p. 26.

4. Lumbroso, *L'Egitto al Tempo dei Graeci et dei Romani,* p. 5.

5. Palanque, *Le Nil,* p. 82. Les fêtes du Nil sont observées encore aujourd'hui, mais elles ont perdu tout caractère originel et on ne perce plus de digue. En remontant dans le passé, on constate la persistance de la tradition. Bonaparte, lors de l'Expédition d'Egypte, présida les cérémonies, en grande pompe. Pour la période arabe et turque, Cf. Palanque, *l. c.,* p. 80 et sq. Pour l'Empire Romain, G. Lefebvre a relevé dans le temple d'Achôris (Tehneh, Moyenne Egypte) une série d'inscriptions grecques nommant les prêtres chargés de faire

III

Les Procédés religieux : Le Sacrifice du dieu

Les pratiques magiques pour commander à la nature, tout en restant dans les usages, ne suffisent plus, cependant, aux Egyptiens, dès l'époque memphite. A ce moment d'une civilisation déjà très raffinée, l'Egypte illustre parfaitement la théorie générale présentée par Frazer :

« Les hommes ont compris, à la réflexion, que les alternances de l'été et de l'hiver, du printemps et de l'automne, ne résultaient aucunement de leurs rites magiques, mais qu'une cause plus profonde opérait derrière ces décors mouvants de la Nature. Ils se figurèrent alors que le développement, ou le dépérissement, des végétaux, la naissance, ou la mort, des créatures étaient les effets de la force croissante ou décroissante d'êtres divins, de dieux et de déesses qui, venant au monde, se mariaient, enfantaient et mouraient, tout comme les hommes. »

C'était substituer une *explication religieuse* aux explications magiques. Mais :

« tout en attribuant le cycle des alternances annuelles aux mutations correspondantes que subissaient leurs divinités, les hommes continuèrent à se dire qu'en pratiquant certains rites magiques, ils arriveraient à seconder le dieu, source de vie, dans sa lutte contre la mort, et qu'il pourrait ainsi ranimer ses forces chancelantes, voire le ressusciter ».[1]

---

les cérémonies et de surveiller la crue du Nil, de 285 à 345 après J.-C., entre le 3 et le 16 août, au moment où « l'eau nouvelle, bienfaisante et fécondante avec son limon fertile, monte jusqu'au temple », c'est-à-dire dans le nilomètre du temple. La date très précise de cette fête indique qu'il s'agit de ce qu'on appelle encore aujourd'hui la « fête de la plénitude du Nil » (*ouefa el bahr*) ou la « percée de la digue ». (G. Lefebvre, *La Fête du Nil à Achôris*, extrait du *Bulletin Archéologique d'Alexandrie*, n° 18, 1921.)

1. *Rameau d'Or*, p. 305.

Les Egyptiens croyaient que chaque force de la nature était animée par un dieu, dont la vie et la mort expliquaient le renouveau et le dépérissement périodiques de l'Univers. Ainsi, les dieux étaient soumis à la mort. Cela découle des textes hiéroglyphiques les plus anciens. La mort, pour tous les êtres, dieux compris, étaient, les Egyptiens le savaient bien, la contre-partie de toute vie; quand ils essayaient de se représenter les temps antérieurs à la création du monde, ils disaient que c'était au temps primordial, « avant qu'il existât le ciel, qu'il existât la terre, avant que fussent enfantés les dieux, avant qu'il existât la mort »[1]. Comme partout, l'homme, en Egypte, s'est figuré les dieux à sa ressemblance. Conséquence de cet anthropomorphisme, tout dieu naît, devient adulte, puis vieillit et meurt. On se représentait le soleil à l'aube, comme un enfant; à midi, comme un homme fait, et le soir, comme un vieillard courbé, s'appuyant sur une canne, laissant tomber la salive de sa bouche tremblante[2]. Aussi les calendriers des temples commémorent, par des fêtes, les dates de la naissance des dieux et de leurs funérailles. On savait qu'Héliopolis possédait le cadavre d'Atoum; Thinis, celui d'Onouris; et Mendès, la momie d'Osiris[3]. Un dieu du ciel, Horus l'aîné, avait été mis en morceaux; la tête d'Isis avait été coupée; et Seth-Typhon avait connu la mort, après avoir lui-même dépecé Osiris.

Cette calamité de la mort, comment la rendre supportable et compatible avec la puissance infinie prêtée à la divinité? Par la démonstration que le dieu ne meurt que pour renaître. Les dieux des astres, dont l'apparition et la disparition au firmament étaient anxieusement surveillées, en fournissaient la preuve visible : pour ne citer que l'astre-roi, n'est-il pas d'expérience quotidienne que, s'il meurt chaque soir à l'occident, il renaît chaque matin à l'orient? Aussi, tout être divin était-il comparé au soleil dans sa naissance et sa mort quotidiennes.

---

1. *Pyr.* § 1446.
2. G. Maspero, *Histoire*, I, p. 89, 161.
3. *De Iside*, 21. G. Maspero, *Histoire*, I, p. 111, n. 2; p. 116. Cf. A. Moret. *Rituel du Culte Divin*, p. 221.

Pourtant, ce qui intéressait les hommes, c'était moins la constatation du fait, que l'explication intéressée qu'ils en tiraient, pour résoudre, à leur avantage, l'énigme de la mort. Dans toute la nature, les phénomènes alternés de croissance et de déclin, de reproduction et de destruction, correspondaient, dans l'esprit des Egyptiens, à la naissance, aux mariages féconds, à la mort, à la renaissance des dieux. Si le dieu meurt, c'en est fait de la vie universelle, mais si le dieu renaît, tout doit renaître avec lui. Le *dieu qui meurt* intéressait donc les hommes surtout en tant que *dieu qui doit renaître.* Dès lors, le devoir des hommes s'impose clairement : il faut, et il suffit, qu'ils *aident les dieux* à bien supporter l'épreuve de la mort quotidienne, ou périodique, et qu'ils contribuent, de tous leurs efforts, à les faire renaître. En cela consistera, pour une grande part, le culte que les Egyptiens rendront à leurs dieux.

La magie vient ici au secours du culte : Frazer nous en donne mille exemples.

« En magie, on tient pour vrai qu'il suffit d'un simple simulacre de l'effet désiré pour, infailliblement, produire cet effet.

Les cérémonies du culte doivent donc donner la représentation de ce que l'on souhaite pour le dieu. Ce sont des *drames,* où l'on figure, par exemple, l'union féconde des dieux et déesses de la fertilité, la mort désolante de l'un, sinon des deux conjoints, enfin la radieuse résurrection de l'un ou de l'autre[1]. »

Par l'effet de la magie sympathique, non seulement les dieux en cause, mais la nature entière, et surtout les hommes, bénéficieront de l'appui décisif prêté par la créature à ses créateurs. En même temps que la résurrection du dieu, on facilitera la renaissance du printemps, ou la résurrection des hommes morts. Telle est la loi générale.

Suivant la situation géographique des divers peuples, cette loi présente des applications variées, adaptées aux conditions du pays et des hommes. « Dans la zone tempérée, note Sir James, les plus frappants de tous les changements qu'amènent les saisons et qui affectent, comme des présages, l'existence des hommes, sont ceux qui se rapportent à la végétation.

1. *Rameau d'Or,* p. 305.

« L'influence des saisons sur les animaux, si grande soit-elle, ne se manifeste pas de façon aussi évidente. D'où il suit que dans les drames magiques, joués dans le but de chasser l'hiver et de ramener le printemps, on insiste sur la végétation; arbres et plantes l'emportent sur les bêtes et les oiseaux. C'est dans les pays riverains de la Méditerranée orientale que ces rites ont été le plus répandus et célébrés. Sous les noms d'Osiris, Tammouz, Adonis, Atys, les peuples de l'Egypte et de l'Asie occidentale représentaient le dépérissement et le renouveau annuels de la vie et, en particulier, de la vie végétale, en les personnifiant par un dieu qui meurt et qui renaît chaque année. »[1]

Nous voici au cœur de notre sujet. Examinons comment textes et scènes figurées des monuments égyptiens répondent à cette interprétation du mythe osirien.

A. *La Passion d'Osiris, dieu agraire*

Osiris est un personnage complexe, « aux noms multiples, et dont la nature est mystérieuse », disent les Egyptiens. Au IIe siècle de notre ère, Plutarque, 4.000 ans après le temps où naquit le mythe, tâche d'en faire l'exégèse, de discerner le véritable visage du dieu sous ses masques accumulés et successifs.

« Pour les uns, nous dit-il, Osiris est le Nil qui s'unit avec Isis, la terre; pour d'autres, il est la lune, principe d'humidité et de fécondation. » Plutarque pense, non sans raison, que chacune de ces explications est fausse isolément, si elle prétend contenir tout le sens du personnage osirien, mais qu'il y a dans chacune une part de vérité. Par contre, il repousse comme absurde celle-ci :

« On dit qu'Osiris est enseveli quand on cache la semence

1. *Rameau d'Or,* p. 305.

dans la terre et qu'il retourne à la vie, se montre de nouveau lorsque les germes commencent à pousser. »[1]

Or, c'est dans cette hypothèse dédaignée que Sir James Frazer a discerné le caractère dominant d'Osiris.

Diodore et Plutarque[2] nous ont appris l'essentiel de la légende anthropomorphique : Osiris fut un roi bienfaisant, qui révéla aux hommes la culture du blé, de l'orge, de la vigne, et les arracha à l'anthropophagie, en leur donnant comme nourriture le pain, et comme boisson, le vin et la bière. A l'âge de 28 ans, Osiris tomba dans un guet-apens, où l'attira son frère Seth; mis à mort, son corps fut jeté au Nil, qui l'emporta en Méditerranée, dont le flot le poussa jusqu'à Byblos. C'est là que sa femme Isis le retrouva, caché dans les branches d'un arbrisseau, l'*érica,* qui avait poussé sur son cercueil. Ramené en Egypte, le cercueil fut, par malheur, découvert par Seth, qui, dans sa haine impie, coupa en 14 (ou 16) morceaux le corps sacré. Isis se mit en *quête, chercha, trouva*[3] les membres que Seth avait dispersés; à mesure qu'elle retrouvait une partie du corps, elle la faisait mettre en terre, lui élevant sur place une sépulture, si bien que 14, ou 16 villes d'Egypte se vantaient de posséder le tombeau d'Osiris. Cependant, Horus, fils posthume d'Osiris, fut élevé par Isis pour venger son père; Horus arracha à Seth l'héritage de l'Egypte, et Osiris revécut ainsi, triomphant, en son fils. D'autre part, Isis avait inventé « le remède qui donne l'immortalité »[4]; grande magicienne, elle avait su faire du cadavre d'Osiris un dieu immortel.

Tous ces traits, dont seuls Diodore et Plutarque nous donnent un exposé cohérent, sont très anciens. Aux textes des Pyramides de la V[e] dynastie, puis dans les Hymnes à Osiris de la XVIII[e] dynastie, ils se retrouvent épars, mais complets[5].

---

1. *De Iside,* 65-70.
2. Diodore, I, 14; *De Iside,* 12 sq. Cf. A. Moret, *Le Nil et la Civilisation Egyptienne,* p. 100.
3. Termes rituels des textes égyptiens.
4. Diodore, I, 25.
5. *Le Nil et la Civilisation Egyptienne,* p. 95-96.

Voyons comment Frazer les interprète et y discerne, sous les épisodes anthropomorphiques, un dieu de la végétation.

Chez tous les peuples, dans tous les temps, les traits du culte agraire sont les suivants : *Moissonner,* c'est couper à la faucille l'esprit du blé, caché dans une gerbe. *Séparer le grain de la paille,* sous les coups des fléaux, ou, comme cela se fait en Egypte, par les pieds des troupeaux, et trier les grains au moyen de vans, c'est démembrer, couper en morceaux son corps. *Semer* le grain, c'est mettre en terre, ensevelir des fragments du dieu, pour fertiliser les champs. Mais *le dieu renaîtra* avec le blé ou les pousses nouvelles. La moisson est une mise à mort. Semailles et sépulture se confondent. Germination signifie résurrection.

En est-il de même en Egypte? Pour le savoir, Sir James se demande à quel moment de l'année le paysan égyptien fêtait Osiris. « La date à laquelle on fête une divinité fournit souvent une indication précieuse sur sa véritable nature... Si ces fêtes ont lieu à l'époque des semailles du blé, ou à celle de la moisson, nous en inférons que la divinité personnifie la terre ou le blé. »[1] Interrogeons donc, avec Sir James, les traditions des auteurs classiques, et voyons si les monuments égyptiens les confirment.

B. *Rites de la Moisson*

Diodore (I, 25) rapporte « une pratique fort ancienne, encore en usage en Egypte », au moment où il l'a visitée (vers 60 av. J.-C.). Il rappelle qu' « Osiris inventa la culture des fruits de la terre et qu'Isis avait découvert l'usage du blé et de l'orge » ; aussi « pour consacrer le souvenir de cette découverte... au moment de la moisson, les *premiers épis sont donnés en offrande : alors les hommes se frappent la poitrine et se lamentent en invoquant Isis* »[2].

Mais, se demande Frazer, pourquoi le paysan égyptien, au lieu de se réjouir comme il est d'usage pour la moisson, donne-

---

1. *Rameau d'or,* p. 350.
2. *Rameau d'Or,* p. 353, 404. *Atys et Osiris,* p. 74-76.

t-il des signes de deuil? Et pourquoi, en Phénicie aussi, les moissonneurs chantent-ils, à ce moment, des airs plaintifs? Ne serait-ce point qu'ils doivent dissimuler leur joie naturelle sous une douleur de convention? Un dieu, l'esprit du blé, est mis en morceaux sous les dents de leurs faucilles, ou démembré sur l'aire,



Fig. 1. — Ramsès III coupe la gerbe qui est offerte, avec un taureau blanc, au dieu Min (Médinet Habou. Cf. *Mystères Egyptiens*, p. 8 et 236).

et foulé par les sabots de leurs troupeaux. Sir James Frazer retrouve cent exemples de ces Lamentations sur le *Vieil Homme* ou sur la *Vieille Femme,* ainsi qu'on appelle l'*Esprit du blé qui habite dans la gerbe*[1].

Si l'on recherche une confirmation du texte de Diodore dans les scènes de moisson, si fréquemment représentées dans les tombeaux égyptiens, au premier aspect on sera déçu. Les tableaux où l'on voit les équipes de paysans couper l'orge, ou le blé, à la

1. Couper le blé à la faucille est un acte rituel, mentionné aux Pyramides, pour la préparation de l'offrande (§ 657). Parfois le roi en personne s'en charge, de même que nous le verrons fossoyers la terre (*infra,* p. 33, n. 1).

faucille, confectionner des tas de gerbes, diriger les bœufs, les ânes, les moutons et les porcs, qui piétineront les épis sur l'aire, nettoyer les grains à la balayette, au van, au tamis, faire, avec la paille, des meules (en forme de pyramides tronquées), — semblent, à première vue, dépourvus de toute allusion à un Esprit de la végétation. De courtes légendes, gravées au-dessus des travailleurs, définissent les travaux, ou conservent des fragments de conversation, en style populaire, énigmatique. Peut-être, dans ces textes concis et de sens difficile, qui procèdent souvent par interrogations, y a-t-il autre chose que des plaisanteries de paysans; mais cela reste obscur[1]. Cependant quelques traits assez significatifs doivent être notés.

Au milieu des moissonneurs qui manient la faucille, se tient un joueur de flûte, qui souffle dans son instrument (fig. 2) ; un des

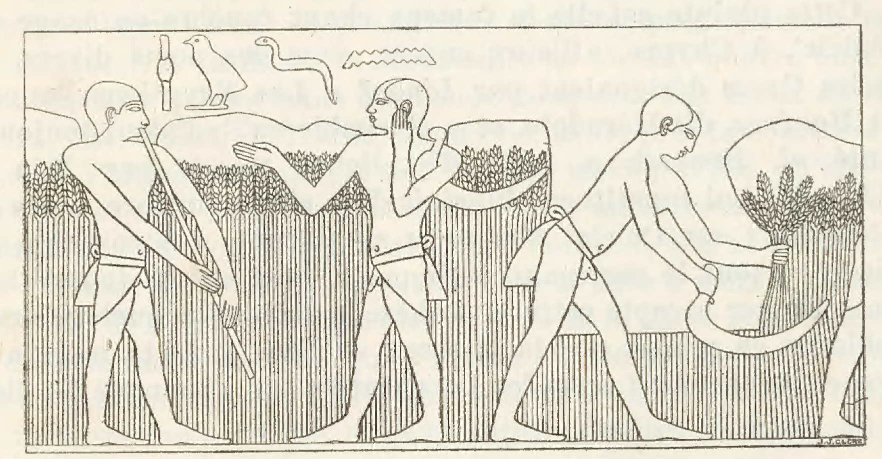


Fig. 2. — Le chant de la moisson accompagné par la flûte (Tombeau de Ti, d'après Montet, *l. c.* pl. XVI). Cf. t. de Menna, Fl. Petrie, *Arts et Métiers*, fig. 70.

paysans met sa faucille sous son bras, lui fait face et chante, en faisant des gestes[2]. Nous ignorons ce qu'il chante, mais « cela est très beau », dit un assistant. Rien n'indique que l'air, ou la

1. Sur ces tableaux et leurs légendes, voir P. Montet, *Les Scènes de la Vie Privée dans les Tombeaux Egyptiens de l'Ancien Empire* (1925), p. 199-229.

2. P. Montet, l.c., p. 201-202, pl. XVI, tombeau de Ti (Ve dyn.).

chanson, soient gais ou animés ; le flûtiste et le chanteur ont des faces rigides et compassées. Serait-ce un chant de lamentation? L'hypothèse est plausible, à cause du témoignage de Diodore[1]. Sir James Frazer pourrait trouver, dans cette scène, une confirmation des coutumes que rapporte Diodore. En dehors des tableaux spéciaux de concerts et de danses, aucune autre scène agricole ou de métier, ne fait intervenir un flûtiste[2]. Par contre, les auteurs classiques, d'Hérodote à Tibulle, nous disent qu'en Egypte un joueur de flûte ouvrait la marche aux cortèges des fêtes de Dionysos-Osiris ; ils nomment la flûte « invention d'Osiris »[3]. Or, nous verrons plus loin qu'à la saison « symétrique » des semailles, il est attesté que le paysan égyptien « pleure » encore Osiris, en exhalant sa plainte dans la flûte rustique, que constitue un roseau (p. 33).

Cette plainte est-elle le fameux chant funèbre en usage en Phénicie[4], à Chypre, ailleurs encore, sous des noms divers, et que les Grecs désignaient par *Linos?* « Les Egyptiens l'appellent *Manéros,* dit Hérodote, et « il semble qu'ils l'aient toujours chanté »[5]. Brugsch a tenté d'expliquer Μανερῶς par *Mâa n per.k,* mots qui constituent l'*incipit* d'un chant funèbre d'Isis et et Nephthys sur Osiris[6]. Ces mots signifient : « Viens vers ta maison » ; tout le morceau poétique est bâti sur ce thème. Sir James Frazer accepte cette hypothèse et lui donne quelque vraisemblance en notant que la phrase : « Viens dans ta maison » se rencontre souvent dans les lamentations en l'honneur du dieu

1. Confirmé par FIRMICUS MATERNUS, qui demande aux Egyptiens : « Cur plangitis fruges terrae et crescentia lugetis semina? » (*De errore profanarum religionum,* II, 7.)

2. Cela ressort des scènes étudiées par MONTET, *l. c.,* p. 194, 202, 356.

3. HÉRODOTE, II, 48; TIBULLE, ap. HOPFNER, *Fontes religionis aegyptiacae,* p. 148, cf. pp. 167, 355.

4. Aux fêtes d'Adonis, le *lamento,* qui déplore la mort du dieu de la végétation, est accompagné par la flûte; (cf. G. GLOTZ, *Revue des Etudes Grecques,* XXXIII, n° 152 (1920), p. 206.

5. HÉRODOTE, II, 79. Cf. A. WIEDEMANN, *Herodotes; zweites Buch,* p. 336.

6. J. de HORRAK, *Les Lamentations d'Isis et de Nephthys.* Cf. A. MORET, *Rois et Dieux d'Egypte,* p. 89.

agraire qui meurt. Chez les Indiens Cherokees, « on garde toujours intact un sentier, depuis le champ jusqu'à la maison », pour que l'esprit du blé, qu'ils appellent la Vieille Femme, « pût être encouragé à rester dans la maison et n'aille pas se promener ailleurs »[1].

D'autres traits d'un culte agraire antique se relèvent çà et là.

Aux fêtes de Min[2],—dieu de l'énergie virile, adoré au Ramesséum et dans le grand temple de Médinet Habou (Ramsès II et III), le 1[er] Pakhons (1[er] mois de l'été) comme « dieu du territoire (*tep hespt*) », et « fertilisateur des champs, producteur des récoltes », — le roi, en présence des statues de ses ancêtres, coupait rituellement une gerbe de blé avec une faucille d'or (fig. 1), la dédiait à son père Min, et faisait amener, en procession, un taureau blanc, coiffé de plumes (osiriennes), probablement pour le sacrifier[3]. A la fin de la cérémonie, on lâchait quatre oies qui volaient aux quatre coins du monde pour dire aux dieux du Sud, Nord, Est, Ouest, qu'Horus, fils d'Isis, avait pris la couronne (et que le Pharaon régnant avait fait de même). Telle qu'elle est figurée, sous la XIX[e] dynastie[4], la fête a un caractère « royal » (fête Sed) ; nul doute, cependant, qu'à l'origine, elle ne fût surtout un « drame sacré », un « mystère » de la mise à mort de l'Esprit du blé et de la fécondité, sous les espèces de la gerbe et du taureau. L'épisode final montrait que l'Esprit du blé se réincarnait dans un successeur vigoureux ; l'avènement d'Horus (et du roi) signifie la résurrection annuelle, dans la nature, du dieu de la fécondité[5].

1. *Rameau d'Or,* p. 353, 404.

2. Textes et tableaux dans LEPSIUS, *Denkmäler,* II, 163 et 212-213. Voir la description détaillée et la traduction des textes conservés dans G. DARESSY, *Notice explicative de Médinet Habou* (Caire, 1897), p. 121 et suivantes. Le rite est célébré à l'occasion de la fête *Sed* du roi.

3. Le taureau est l'image vivante d'Osiris (*De Iside,* 39,20); Osiris est fréquemment appelé le « taureau de l'Occident » dans les textes hiéroglyphiques, et identifié « au taureau, grande victime (*sma our*). » Cf. DIODORE, I, 21.

4. A Esneh, l'empereur Caracalla est figuré coupant rituellement la gerbe (LEPSIUS, *Denkm.,* IV, 102).

5. Cf. A. MORET, *Du Caractère Religieux de la Royauté Pharaonique,* p. 104.

Dans les tombeaux, ce tableau n'apparaît pas, le culte populaire étant plus simple en manifestations[1]; mais un épisode rustique de la fête des moissons (jusqu'ici méconnu) est conservé

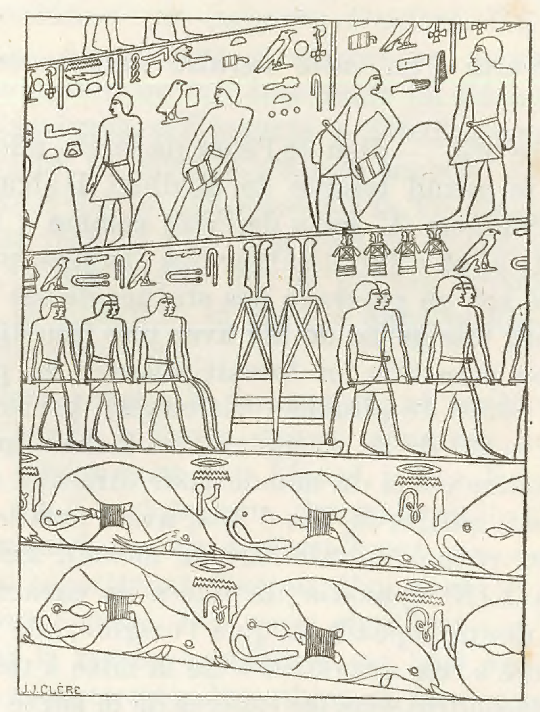


Fig. 3. — Halage des *Stat* sur traîneaux (Bissing, Tombeau de *Gemnikaï*, II, pl. IX).

dans quelques mastabas de l'Ancien Empire. Parmi les offrandes, fruits, fleurs, bétail, venus des champs, qui défilent pour le défunt, figurent des simulacres (2, 3 ou 4), halés sur des traîneaux, par les prêtres du culte funéraire (*hemou ka*). La forme de ces singuliers objets, quand elle est stylisée, évoque celle d'un récipient haut et mince, qu'on a qualifié de vase, jarre, etc. Ce récipient — (parfois muni d'un couvercle, orné de fleurs sur les côtés (fig. 4) — semble être un grenier portatif, un moule en bois (?),

1. Pour toutes les opérations agricoles, voir le tableau très complet qu'en a donné Mlle F. Hartmann, *L'Agriculture dans l'Ancienne Egypte*.

qu'on dressait dans les champs, pour y jeter les gerbes, avec des fourches. Le moule remplacerait la meule de gerbes, dont il rappelle la forme stylisée (fig. 4 à 8).

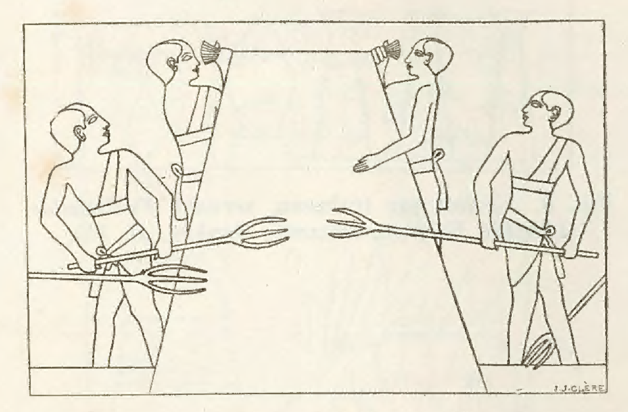


Fig. 4. — Grenier portatif (T. de Ti, d'après Montet, *l. c.*, pl. XVIII).

Sur d'autres reliefs, là où les contours sont simplifiés, le récipient évoque la forme de la *gerbe de lin*, au moment où les cueilleurs l'arrachent (fig. 6). Ailleurs, les gerbes, droites ou renversées, qui coiffent la déesse du grain Neprjt, ou qu'on présente à la déesse des moissons Renout, donnent les prototypes de cet objet appelé la *stat*[1].

Or, telle la *corn-maiden* du folk-lore, la stat apparaît déguisée en mannequin; sa partie supérieure forme tête, parée de 2, 3 ou 4 plumes caractéristiques d'Osiris sous sa forme la plus ancienne, celle d'*Anzti*, fétiche de Busiris[2]; sur sa poitrine se croisent les bandelettes des divinités emmaillotées, momifiées; deux bandelettes tombent des épaules, comme des bras; sur la base, on distingue les rayures d'autres liens. On pare et on emmaillote de même façon le tronc d'arbre *zed*, autre fétiche d'Osiris. La comparaison des deux simulacres suffirait à démontrer (fig. 9-10) que le récipient, gerbe, ou meule, est aussi un simulacre du dieu agraire.

1. G. Maspero, *Histoire*, I, p. 82 et 120 (figures).
2. Cf. *Le Nil et la Civilisation égyptienne*, p. 90.

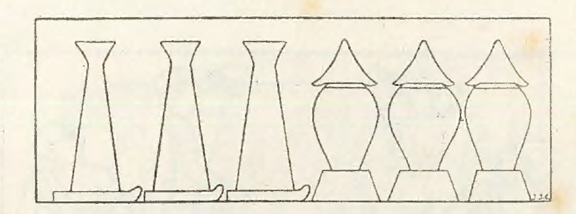


Fig. 5. — *Stat* sur traîneau, servant d'offrandes[1]
(Ancien Empire, Lepsius, *Denkm.*, II, 35).

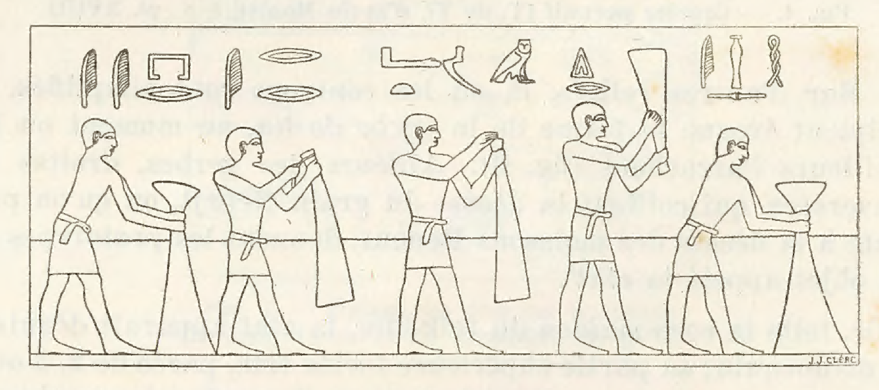


Fig. 6. — Cueillette des gerbes de lin; comparer la gerbe et la *stat*
(T. de Hetepet; L. Klebs, *l. c.*, p. 54).

1. Au tombeau de Mera, il y a des magasins pour les *stat*, accessoires du culte funéraire (G. Daressy, l. c., p. 555).

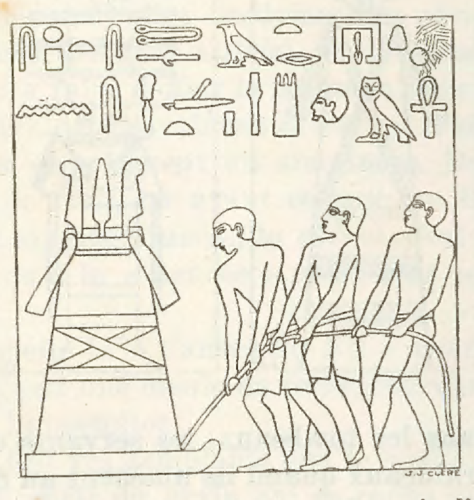


Fig. 7. — Défilé de la *stat* halée pour servir d'offrande
(t. de Tepemânkh, L. Klebs, l. c., p. 43).

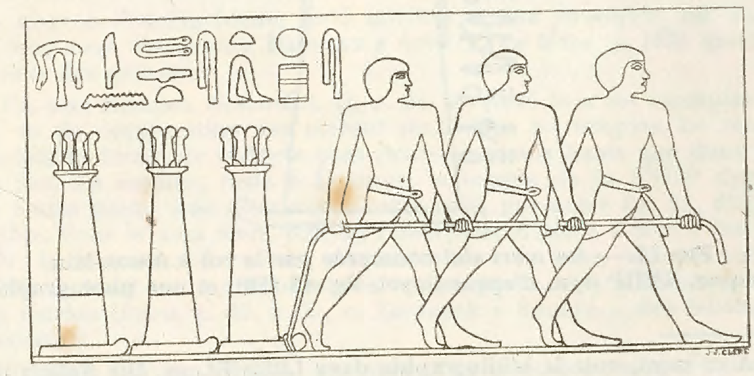


Fig. 8. — Les servants du Ka font défiler les *stat*
(Davies, T. de Phtahhetep, II, pl. XXII).

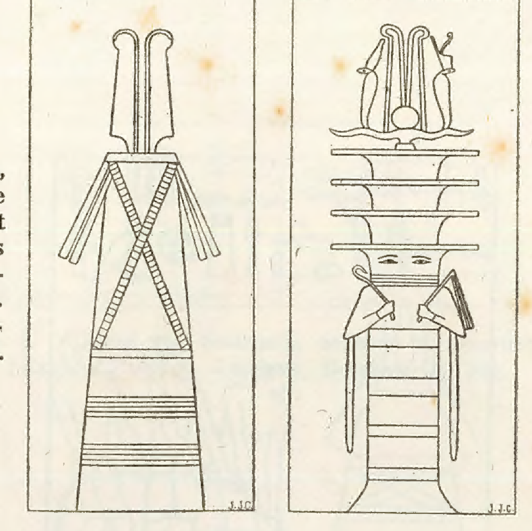


FIG. 9. — La *stat*, fétiche coiffé de plumes et ceint de bandelettes (BISSING, *Gemnikaï*, II, pl. XI). Cf. la *corn-maiden*, fig. 18.

FIG. 10. — Le *zed* d'Osiris, coiffé de plumes, ceint de bandelettes, figuré avec tête et bras (A. Wiedemann, *Sarg der Saïtenzeit zu Bonn*, ap. Bon. Jahrb. XXX, pl. IV).

Notons que, dans les tombeaux, les servants du ka halent ces simulacres sur traîneaux quand ils amènent au défunt les offrandes alimentaires[1]; dans les temples, les rois et les prêtres tirent et consacrent les mêmes récipients, couronnés de plumes, par-

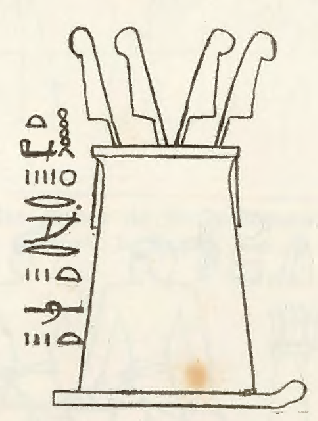


FIG. 11. — La *mert stat* consacrée par le roi à Amon-Min (Louqsor, XVIIIe dyn. d'après Gayet, fig. 48 (58), et une photographie).

1. A ce sujet, voir la bibliographie dans Luise KLEBS, *Die Reliefs des alten Reiches*, pp. 42-43, sous la rubrique *Opferschlitten*, et les textes dans P. MONTET, *l. c.*, p. 388. Mlle KLEBS voit dans l'objet un grand vase à fruits; F. VON BISSING

devant les dieux générateurs, tels qu'Amon et Min[2]. Donc, au nombre des offrandes rituelles, on compte le simulacre du dieu qui féconde les champs.

Quel est le nom de ce singulier objet? Les légendes des tableaux sont réticentes; elles emploient des périphrases (comme il arrive aussi pour désigner Osiris). Sous l'Ancien Empire, on écrit d'ordinaire : « faire défiler le traîneau pour l'offrande funéraire » ou « les traîneurs traînent *ce qui est traîné* » (*sta.t*), les mots en italiques s'appliquent au simulacre. Depuis le Nouvel Empire, au lieu de *sta.t*, ou avant ce mot, on lit *mer.t*, pluriel *merout*. Or, *mert* signifie *l'aimée, la chérie*, c'est le nom que l'on donne à l'épouse ou à la « fiancée », *mert stat* serait « *la chérie traînée* ».

Qu'on se rappelle la « fiancée du Nil » parfois représentée, jusqu'à nos jours, par une meule de terre, couronnée d'orge ou de blé (voir p. 12 et l'appendice).

Il est tout à fait vraisemblable que le simulacre est une personnification de l'esprit du grain qui se cache dans la première, ou la dernière gerbe du champ moissonné. Frazer a donné cent exemples de cas analogues, où l'on fait, avec une gerbe, une poupée, parée de fleurs, de plumes, d'oripeaux; on l'appelle la « vieille », mais aussi la « vierge », la « fiancée », la « mariée »[3]; c'est elle qu'on met à mort en coupant la gerbe. Sur les murs des tombeaux égyptiens, les *merout* figureraient, dans les cortèges

remarque que ce *Fruchtgebinde*, qu'il attribue à une *Erntefest*, est voisin des scènes de mesurage des grains, DARESSY a noté (*T. de Mera*, p. 555) que la forme rappelle celle des greniers.

2. FR. VON BISSING, *Gemnikaï*, II, p. 31, a relevé tous les exemples de présentation, ou de consécration des *merout sta.t*, dans les temples. Le récipient y prend parfois la forme de coffrets plus petits et moins hauts que dans les tombeaux de l'ancien empire; mais à Louqsor, le temple de la XVIIIe dyn. donne encore la forme haute, que nous avons reproduite par notre fig. 11, d'après une photographie. Pour le nom *mert*, Bissing l'interprète d'après « *mer* « lier » d'où : Bündel. Or, le déterminatif du lien, nécessaire avec ce sens, manque partout. Le sens normal de *mert* est « chérie, aimée ». Comparez *merj* « chéri », épithète du berger osirien (*infra*, p. 35, n. 5), et l'*arouseh* « fiancée » des fellahs actuels (soir *appendice*).

3. *Rameau d'Or*, p. 386-389. Au Japon, il y a encore aujourd'hui des fêtes où des danseuses, vêtues d'épis, figurent des gerbes animées. (A. MORET, *Mystères égyptiens*, p. 237 et pl. VIII.)

d'offrandes, un divin témoin de la fertilité agricole, sous forme d'Esprit sacrifié et *mort,* puisqu'il est emmailloté de bandelettes funéraires.

Enfin, remarquons que dans les tombeaux de l'Ancien Empire, à l'endroit même où l'on bâtit les meules de gerbes, on dressait souvent de petits autels chargés de vases d'eau et de pains, offrandes rituelles à une divinité[1]. Nul doute qu'il s'agisse ici d'un sacrifice rustique aux divinités agraires, qu'on mettait à mort à la moisson, mais avec toutes les formes polies de l'affliction et de l'adoration.

De même, les bouchers qui dépècent les victimes animales envoient un morceau, en offrande pour la *stat,* à l'officiant (*kherheb*) du culte funéraire[2]. La gerbe reçoit donc au culte (voir appendice).

Ainsi, d'une part, la « *stat* pour les offrandes » peut figurer « ces premiers épis donnés au temps de la moisson » dont parle Diodore (*supra,* p. 19), offrande des prémices de la moisson (*tep shemou*) citée dans les contrats[3]. Mais, d'autre part, la *stat* est le simulacre de l'esprit du grain, dont la mise à mort était un rite préparatoire aux semailles : « le champ (ou le nome) vit; on a fait les *stat;* tu laboures l'orge, tu laboures le blé... »[4]. On peut se demander si le « traînage de la chérie traînée » n'évoque pas, encore, l'expulsion hors du champ de l'esprit agraire mort, qui doit, chaque année, laisser place vide pour l'esprit du grain nouveau? Rappelons qu'aux funérailles humaines on traîne vers la nécropole, sur un traîneau pareil, les défunts et le *tikenou*[6].

Quoi qu'il en soit, la *stat* ou *mert,* gerbe ou meule, semble

1. LEPSIUS, *Denkmäler,* II, 80 a; Marie MOGENSEN, *Mastaba de Ny Carlsberg,* p. 24. Aucune inscription ne définit ces autels (MONTET, *l. c.* p. 228). Dans les tombeaux du Nouvel Empire thébain, on voit les paysans déposer des offrandes devant la déesse serpent Renout ou devant le sycomore (Nout, Osiris.). Cf. MASPERO, *Histoire,* I, p. 120-121.
2. BISSING, *Gemnikai,* II, p. 30.
3. *F. Ll. Griffith, Siut,* l. 279, 309.
4. *Pyramides,* § 2.069-70.
5. *Rameau d'or,* p. 288-96, 540, 575 : au temps de la moisson, ou du carnaval, on expulse la mort, figurée par une gerbe, ou un mannequin.
6. *Mystères égyptiens,* p. 42 à 50.

une personnification de l'esprit du grain, qu'Osiris, dès l'Ancien Empire, a usurpée et parée de ses attributs.

C. *Les larmes d'Isis et la Crue.*

Reste à expliquer pourquoi, selon Diodore, les paysans évoquaient Isis au moment de la moisson. Isis peut être considérée comme « la Vieille », la forme féminine de l'Esprit du blé; mais il y a une autre interprétation que Frazer utilise judicieusement. En Egypte, la moisson se fait d'avril à mai. C'est le moment où le Nil diminue peu à peu dans son lit, semble rentrer sous terre, abandonnant ses rives, délaissant les canaux et les champs. Le fleuve paraît mourir, comme morte est la moisson. Pourtant, quelques semaines après, l'étoile d'Isis, la brillante Sothis (le Chien de la Canicule) se montre au ciel, à l'aube, vers le 15 juin. Ce signe annonce *le début de la crue* (qui est aussi le début de l'année fixe ou religieuse). « Sothis ramène l'année » dit on aux Pyramides[1] : cette nuit-là est « la nuit de la grande crue, sortie de la grande déesse (Isis)[2]. » Une goutte tombe du ciel, « en cette nuit de la descente des eaux »[3]! C'était le signal d'une grande fête : aujourd'hui encore, le calendrier copte, au 18 juin, célèbre la « nuit de la goutte » (*leilet en noqta*); les Grecs de l'époque ptolémaïque appelaient ces panégyries « les fêtes du Nil » τὰ Νειλαῖα.[4]

Or, la solution de cette énigme est donnée par Pausanias[5] : « Les Egyptiens disent qu'Isis pleure Osiris quand le fleuve commence à croître; et quand il inonde les champs, ils disent que ce sont les larmes d'Isis. »

Par conséquent, le deuil, au temps des moissons, se manifeste par deux épisodes : 1° Les paysans se lamentent, se frappent et invoquent Isis; 2° Isis pleure, et de ces pleurs naît la crue, qui ramène la résurrection du Nil et de la végétation.

« Si Osiris, dit Frazer, était un Esprit du blé, rien ne saurait

1. § 477.
2. § 265.
3. Cf. LIEBLEIN, ap. *Recueil de Travaux,* XXII, p. 73.
4. KREBS, *Aegyptische Zeitschrift,* 1877, p. 101.
5. *De Phocicis,* X, 323.

être plus naturel que de le pleurer à la St-Jean. Or, à cette époque, la moisson était passée, les champs dénudés, le fleuve très bas; la vie était suspendue, le dieu du blé était mort. C'est alors que ceux qui voyaient des esprits divins dans toutes les opérations de la nature, pouvaient, en effet, attribuer la crue du fleuve sacré aux pleurs versés par la déesse, à la mort de son époux. »[1]

Donc, conclut Frazer, « la clef des mystères d'Osiris nous est fournie par le cri mélancolique des moissonneurs égyptiens. Jusqu'à l'époque romaine, on a pu l'entendre retentir dans les champs; il annonçait la mort de l'Esprit du blé, prototype rustique d'Osiris. »[2]

D. *Rites des Semailles.*

Un autre moment cardinal du culte populaire d'Osiris tombe au temps des semailles. En Egypte, elles ont lieu en automne, (au mois d'Athyr), quand les eaux de la crue commencent à se retirer, laissant les terres molles, faciles à façonner par la main, le hoyau ou la charrue. Plutarque s'étonne que cette mise en terre de la semence prenne le caractère d'un rite solennel et mélancolique, aussi bien chez les Grecs que chez les Egyptiens :

« On les voit gratter la terre de leurs mains et l'entasser à nouveau sur le trou, dans l'espoir mal assuré que ce qu'ils déposent dans le sol puisse mûrir un jour. Ils agissent ainsi à beaucoups d'égards, comme ceux qui enterrent et pleurent un mort. »[3]

Les rites funèbres des semailles consacrent, somme toute, l'enterrement des grains, la mise en terre du dieu agraire. Firmain Maternus demande aux Egyptiens : « Pourquoi vous lamentez-vous sur les fruits de la terre et pleurez-vous les semences qui croissent? »[4] Ce chrétien oublie la description biblique : « Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chants d'allégresse; celui qui marche en pleurant, quand il porte la semence, revient avec allégresse, quand il porte ses gerbes. »[5]

1. *Rameau d'Or*, p. 351.
2. *Ibid.* p. 420.
3. *De Iside*, 70.
4. *De errore profanarum religionum*, II, 7.
5. Psaume CXXVI, 5. Cf. *Atys et Osiris*, p. 73.

Les monuments égyptiens confirment-ils cette interprétation? Nous croyons possible de démontrer que le paysan égyptien croyait qu'en se livrant au travail de *fossoyer la terre* avec le hoyau (*khebes ta*), il préparait la tombe de l'Esprit des grains, Osiris; en recouvrant les semences de terre, au moyen de la charrue (*ska itou* = labourer les grains), ou par le piétinement des troupeaux, il mettait en terre Osiris.

Dans un tombeau de la IIIe dynastie[1], un semeur jette les grains à la volée sur les champs où la charrue, attelée de bœufs, passe ensuite pour recouvrir la semence de terre; or le semeur, fait exceptionnel, porte sur la tête une couronne de fleurs[2]; cela fait supposer qu'il attache à ce qu'il fait le sens d'un rite sacré.

D'ordinaire, des bergers poussent un troupeau de moutons (Ancien Empire) ou des pourceaux (XVIIIe dyn.) sur la terre ensemencée. Hérodote, qui a vu la scène[3], dit que les pourceaux font pénétrer les grains dans la terre, en les foulant sous leurs pieds.

Y a-t-il quelque apparence que les bergers aient conscience, à ce moment, que leurs bêtes poussent en terre l'Esprit des grains, Osiris?

Une formule, de rédaction ancienne, retrouvée sur une stèle de l'époque saïte, l'atteste formellement. On prie les passants de ne pas oublier la mémoire du mort osirien, qui est dans le tombeau, et on leur rappelle le rite populaire pour Osiris : « N'avez-vous pas vu le berger du bétail, quand il marche? Il a trouvé un roseau sur le chemin; il pleure, dans sa gorge, celui pour lequel les hommes fossoient la terre (*khebes ta*), celui que les dieux enfanteront, alors que ceux-ci (les hommes) ont cessé de travailler

1. Petrie, *Medum*, pl. 18; Montet, *l. c.* p. 185.

A l'époque préthinite, on voit le roi Scorpion, hoyau en main, fossoyant la terre, tandis qu'un assistant va semer le grain (*Mystères égyptiens*, pl. V, p. 182). Aux Pyramides, les rites de fossoyer la terre et de semer sont attestés, pour préparer l'offrande du pain (§ 1.046, 1.082, 1.388, 760).

2. P. Montet, *l. c.* p. 185.

3. II, 14; l'emploi des pourceaux (animaux typhoniens) pour cet acte avait d'abord paru suspect, mais un tableau d'une tombe thébaine, vers 1500, décrit la scène : Newberry-Spiegelberg, *Report on some excavations in the Theban Necropolis*, pl. 13.

(de labourer?). » Les éditeurs de ce texte en ont bien vu le sens : le berger pleure le dieu de la végétation, Osiris, et il joue de tristes mélodies sur sa rustique flûte de roseau[1]. Nous voyons là le pendant du tableau de la moisson (voir p. 21) où le flûtiste, mêlé aux moissonneurs, déplore la mise à mort des épis.

D'ailleurs, nous possédons une de ces chansons des bergers qui poussent leurs bêtes, soit sur les champs humides qu'on vient d'ensemencer, soit sur l'aire de terre battue, où tour à tour moutons et pourceaux enterrent, ou dépiquent les grains. Il y est fait une allusion directe à un berger qui vient de l'Occident, la région funéraire :

« Le berger est dans l'eau avec les poissons.
Il parle avec le silure; il échange des saluts avec l'oxyrhynque.
Occident! D'où vient le berger? (C'est un) berger d'Occident. »

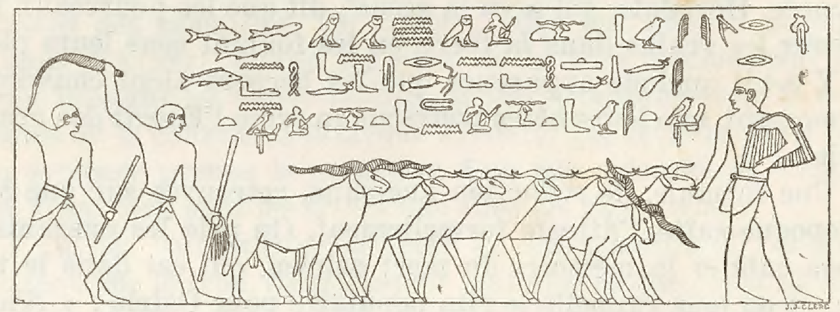


Fig. 12. — La chanson des bergers (tombeau de Ti).

Le sens est obscur. Les commentateurs n'y discernent qu'un couplet de chanson rustique, une plaisanterie de paysan. On ne voit guère, cependant, pourquoi le berger est « dans l'eau » et dialogue avec des poissons, attendu qu'un champ, même irrigué, au moment du piétinement du grain par les troupeaux, est déjà « sorti de l'eau »[2] et, de toute façon, vide de poissons. D'autre part, des deux tableaux où la chanson apparaît, l'un est une scène

1. Max Burchardt et G. Rœder, *Ein Altertümelnder Grabstein der Spätzeit*, ap. *Zeitschrift f. Æg. Spr.*, t. 55, p. 55.
2. Voir le *Conte des deux Frères* (Maspero, *Contes populaires*, p. 5 : « Une fois, à la saison du labourage, son grand-frère lui dit : « Prépare-nous notre attelage pour nous mettre à labourer, car la terre est sortie de l'eau... » Cf. Hérodote, II, 14.

de dépiquage des grains sur l'aire. M. Montet remarque avec raison : « C'est sur une aire jonchée d'épis bien secs qu'évolue leur troupeau et ils (les bergers) n'auront pas l'occasion d'y échanger des civilités avec les hôtes des marais. » En effet; mais ces difficultés disparaissent, si l'on suppose que le berger dont on parle, c'est le Berger type, le dieu qui manie la crosse des pasteurs et le fouet des bouviers, Osiris-Anzti. Lui, c'est bien le dieu jeté au Nil par Seth, qui est dans l'eau[1], le « noyé de la première fois » (*mehi*)[2]. Ses rapports avec les poissons sont attestés par la littérature populaire : lorsque Osiris, découpé en morceaux, fut jeté au Nil, « ses parties naturelles furent dévorées par le lépidote, le phagre et l'oxyrhynque », selon Plutarque[3]; au Conte des Deux Frères, on nous dit que le phallus de Bataou-Osiris fut avalé par le silure (*nâr*)[4]; n'existe-t-il pas, en basse Egypte, un nome du silure, où la capitale, Mendès, abritait un Bélier, âme d'Osiris (*ba neb Zedt*)? Une allusion isolée pourrait sembler négligeable; ce faisceau d'allusions ne peut être fortuit. Le Berger d'Occident, que chantent les bergers humains, au moment rituel de la mise à mort, ou du *khebes ta*, est celui qu'on appelle « le dieu qui préside à l'Occident », Osiris Khentamenti[5].

E. *Fécondation de la terre par des statues*

Ce qu'on attendait de l'ensevelissement d'Osiris, au jour du *khebes ta*, c'était la fécondation des terres où l'on déposait le grain. Le corps du dieu agissait comme un *charme* (qui assurait par magie sympathique, la croissance des semences. Il existe beaucoup de pays où l'on enterre dans les champs une *effigie du dieu*

1. *Pyr.* § 507, 589, 1.018.
2. *Pyr.* § 388.
3. *De Iside*, 18.
4. Maspero, *Contes*, p. 10; le « *clarias* », selon Cl. Gaillard, cité par Montet, p. 23. Une autre tradition réservait plutôt ce rôle profanateur à l'oxyrhynque (*De Iside*, 7, 18), qui, selon Elien, *De Nat. anim.*, X, 46, serait né des blessures d'Osiris.
5. M. Montet (p. 191) cite le début d'une autre chanson de bergers : « O Berger! Où est le chéri... (Il est) dans... » Le mot *merj* « chéri, aimé » conviendrait dans un *lamento* sur le dieu agraire. La *stat* s'appelle aussi « chérie » : *mert* (p. 29).

agraire. En Egypte aussi, le rite existait. Cette scène du culte rustique n'est représentée nulle part dans les tableaux agricoles des tombeaux égyptiens; mais, dans le culte officiel des temples, elle était jouée réellement. Plutarque apporte ici un témoignage précis.

C'est le 17 Athyr, selon Plutarque, qu'Osiris fut tué; aussi, les Egyptiens célébraient-ils des rites funèbres les quatre jours suivants (qui, dans l'année alexandrine, correspondent aux 14 à 17 novembre). A ce moment, qui est celui des semailles, on jouait un *Mystère* « sous forme de drame », qui rappelait quelques scènes de la mort, et préparait la résurrection du dieu. Le 19 Athyr, des prêtres se rendaient vers la mer, portant une châsse contenant un coffret d'or. Ils versaient de l'eau fraîche dans ce coffret : là-dessus, des spectateurs poussaient un cri, indiquant qu'*Osiris était retrouvé*. Puis, ils modelaient, avec de la terre, mélangée d'épices et d'encens, une petite statue, ayant la forme d'un croissant de lune, qu'on revêtait d'une robe et de parures[1]. Cette statue, si vraiment elle était en forme de croissant, évoquait, par la forme de la nouvelle lune, le renouvellement, la renaissance attendue pour Osiris[1].

En somme, deux rites ont été évoqués : 1° Fabrication d'une statue en terre et matières diverses; 2° Fécondation de cette statue par de l'eau.

On pourrait suspecter ces témoignagnes à cause de leur date récente; ils sont, cependant, d'antiques survivances d'une tradition plusieurs fois millénaire. Les textes des Pyramides nous renseignent, non par récit continu, mais par allusions réticentes, sur le drame sacré « de la première fois », lorsque Osiris Sepi, c'est-à-dire « en morceaux », fut démembré par Seth. La première scène du « drame » comporte bien la fabrication d'un « corps éternel » pour Osiris. On nous montre Isis en pleurs se livrant à une *quête* funèbre, *recherchant, trouvant* les morceaux du cadavre divin. 1° Elle rassemble les *membres disjecta* et, par les rites de la momification, crée un corps indestructible, où l'âme d'Osiris trou-

1. *De Iside*, 39. Il est plus probable que le « croissant de lune » est une interprétation fautive de la silhouette arquée d'une statuette momiforme.

vera un asile. Grâce aux ressources de la magie imitatrice, on rend à cette momie, les mouvements de la vie, on simule l'ouverture de la bouche, des yeux, des oreilles, et le jeu des bras et des jambes. 2° Horus, fils d'Isis, vengeur d'Osiris, « fait naître », c'est-à-dire modèle des statues; l'âme d'Osiris pourra « entrer dans ces corps de bois, de pierre, de métal » où elle sera en sécurité, car les hommes entoureront ces « images vivantes d'Osiris » d'un culte pieux et d'une protection efficace[1].

Les statues d'Osiris, ainsi modelées, vivaient dans les temples. Mais d'autres images du dieu servaient à des rites pour fertiliser les terres.

Plutarque nous a décrit une statuette en terre, qui était fertilisée par l'eau du Nil. Ailleurs[2], il raconte comment « Isis, lorsqu'elle parcourut l'Egypte entière pour retrouver les lambeaux d'Osiris démembré, fit enterrer, dans chaque province, le morceau du corps divin (retrouvé en ces lieux) », peut-être encastré dans une statue, qui figurait le corps au complet. Les temples ptolémaïques nous ont conservé, en effet, les listes des provinces qui possédaient les divers lambeaux d'Osiris. Il n'est pas douteux, comme le pense Frazer, que la présence de ces reliques se rapporte à un procédé magique pour fertiliser le sol.

Dans un petit temple d'Osiris, encore intact, sur le toit du grand temple d'Hathor, à Dendérah, est gravé un rituel illustré des fêtes célébrées pour Osiris[3] au mois de Khoiak, c'est-à-dire

1. A. Moret, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*, pp. 103, 197, 446. Cette « entrée de l'âme » dans les statues, ne serait-ce pas une tradition primitive dont Frazer a montré l'universelle application et l'extrême importance? On fait sortir l'âme d'un corps, qui est menacé, pour l'abriter dans un autre corps, ou dans un lieu quelconque (*Rameau d'Or*, p. 622, sq.). Rien ne pourra plus tuer le cadavre, puisque le principe de sa vie ne peut y être atteint. Dans le *Conte des Deux Frères*, le héros du conte, Bataou, (un des noms de l'Osiris primitif), enchante son propre cœur, le place dans la fleur d'un sapin, où il reste en sécurité, tant qu'on ne connaît pas la cachette. Pareillement, l'âme d'Osiris peut devenir extérieure à son corps et résider dans une statue impérissable, que la magie rendait vivante. (*Le Rameau d'Or*, p. 628; cf. Burchardt, *Das Herz der Bata*, ap. *Zeitschrift für ægyptische Sprache*, t. 50 (1912), p. 118.)

2. *De Iside*, 18.

3. V. Loret, *Les Fêtes d'Osiris au mois de Khoiak*, ap. *Recueil de Travaux*, t. III, p. 43 sq.; t. IV, p. 21 sq., t. V, p. 85 sq. Le texte est divisé en paragraphes, auxquels nous renvoyons. Cf. Miss Murray, *The Osireion*, p. 27.

en automne, quand on fossoyait la terre (*khebes ta*) pour les semailles. Les rites s'échelonnaient du 12 au 30 Khoiak; ils débutent par la confection de petites statues, faites de sable et terre végétale; on y semait grains d'orge et de blé, mélangés d'encens et de pierres rares. Ces statues représentent : 1° Les 14 morceaux d'Osiris (*sepi*) démembré par Seth. On les enterre suivant le rite décrit par Plutarque[1]. On fabrique ces statues dans les 14 villes[2] qui possèdent un lambeau d'Osiris. 2° Une statue complète d'Osiris Khentamenti, en forme de momie couronnée[3]. Elle représente le dieu complet, mais théoriquement encore démembré. 3° Une statue de Sokaris[4], en forme de momie, qui figure le dieu après la reconstitution définitive, obtenue par Isis et Horus.

Que fait-on de ces statues? Les rites varient selon les villes, mais aboutissent à des résultats identiques. En Abydos, et dans la plupart des villes, les statues ensemencées sont emmaillotées (*qeris*) selon les rites funèbres. On les introduit dans une cuve de pierre, probablement remplie de terre, qu'on arrose avec de l'eau. La cuve est appelée « terrain (hesept) de Khentamenti » ; ce nom rappelle le « jardin d'Adonis » (§ 14). Plus tard, les statues sont portées au temple de Sokaris, puis mises en terre (*sma-ta*) dans la nécropole, le jour où l'on fossoie les champs[5]. A Saïs, les rites différaient, mais nous sont mal connus[6]. A Busiris, après une procession nocturne, à la lueur des lampes[7], (le 22 Khoiak), on déposait la statue d'Osiris Khentamenti, avant de l'enterrer, du 24 au 30 Khoiak, pendant 7 jours, sur des branches de sycomore (l'arbre de la déesse Nout, mère d'Osiris) : « on fait cela pour les 7 jours qu'Osiris passe dans le ventre de sa mère Nout, enceinte de lui. Un jour est pour un mois; les sycomores sont pour Nout. »[8] Après quoi, on enterrait Osiris Khentamenti

1. § 1-13.
2. Parfois 16 villes (§ 13).
3. § 14-15.
4. § 33.
5. § 18.
6. § 32.
7. Il est probable que c'est la fête décrite par Hérodote à Saïs (II, 62).
8. § 88.

dans la nécropole. La statue de Sokaris était mise dans un tombeau ombragé d'arbres, le jour du *khebes ta*[1]. Il semble, bien que cela n'apparaisse pas très clairement, qu'on enterrait les statues de l'an précédent[2], et que celles de l'année en cours étaient conservées dans des tombeaux.

De toute façon, le point culminant des rites est le dernier jour, 30 Khoiak, « fête du fossoyage de la terre » (*khebes ta*); c'est alors que les statues sont, les unes « mises en terre » dans la nécropole, les autres déposées sous des arbres, dans un tombeau, en chacune des 14 ou 16 villes qui possèdent un lambeau du corps sacré. Or, ce jour, après lecture du « rituel pour fertiliser la campagne » (*srwd sekhet*), on laboure une pièce de terre, appelée « champ d'Osiris » (*aht Osiris*), qui mesure environ 50 mètres carrés[3]. On y plante orge, épeautre, lin, qui germeront et donneront des grains et des fils à tisser; c'est avec la pâte de ces grains et ces fils qu'on modèlera les statues décrites, qu'on tissera les étoffes dont on les habille[4]. Il est possible que « ce champ d'Osiris » soit aussi un champ « témoin », où la germination des céréales et du lin attestera la résurrection du dieu, et la fertilisation de l'Egypte ensemencée par ses lambeaux.

Beaucoup de choses nous échappent dans le texte prolixe, d'autant plus que ces rites étaient simultanément célébrés dans 16 nomes, avec des variantes qui n'éclaircissent pas le problème. Du moins, l'idée essentielle est claire : Brugsch y avait déjà reconnu un rite de Jardin d'Osiris (analogue à celui des *Jardins d'Adonis*[5]) et Frazer en a dégagé nettement la conception d'ensemble. A Philæ, les bas-reliefs qui accompagnent les textes osiriens montrent le cadavre d'Osiris étendu sur sa couche funèbre; un prêtre l'arrose et, du corps ensemencé, montent 28 tiges nouvelles[6]. A Denderah, c'est un arbre entier qui sort du corps divin.

1. § 34.
2. § 18, 92, pour Khentamenti.
3. § 56 à 60.
4. § 59-61.
5. H. Brugsch, *Das Osiris Mysterium von Tentyra* (*Zeitschrift f. Æg. Spr.*, 1881, p. 77); cf. *Die Adonisklage und das Linoslied* (Berlin, 1852).
6. *Rois et Dieux d'Egypte*, p. 101.

Ces tableaux attestaient l'efficacité des rites :

« Nous pouvons comprendre maintenant pourquoi les prêtres enterraient des effigies d'Osiris, faites de terre et de blé. Quand on reprenait ces effigies à la fin de l'année, ou à un intervalle plus court, on trouvait que le blé avait poussé du corps d'Osiris, et on saluait là la cause de la croissance des récoltes[1]. »

« Ainsi, le dieu du blé faisait sortir le blé de lui-même, *il donnait son corps pour nourrir le peuple; il mourait pour que le peuple pût vivre* ». En effet, les hymnes à Osiris disent en propres termes :

« Tu es le père et la mère des hommes; ils vivent de ton souffle; *ils mangent la chair de ton corps.* »[2]

IV

Ce que les dieux et les hommes attendent du sacrifice divin

Ce n'est pas seulement à la végétation que va le profit du sacrifice d'Osiris. L'utilité du rite agraire s'étend à toutes les créatures. Il nous reste à montrer comment, en Egypte, les dieux en bénéficient et les hommes y participent.

Parlons d'abord des dieux. Le culte journalier des dieux se célébrait, selon les mêmes rites, dans tous les temples de l'Egypte, du moins, à partir du Nouvel Empire thébain : nous le savons par les rituels gravés sur les murs des temples, ou écrits sur papyrus. Or, ces rites reproduisent, entre autres choses, le scénario du drame de la mort et de la résurrection d'Osiris. Le dieu, quel que soit son nom, est censé avoir subi le démembrement; on commence donc par rassembler ses os et ses chairs; on reconstitue ce corps, comme on l'a fait pour Osiris, on en forme une momie, ceinte de bandelettes, ointe de fards et d'huile, parée de sceptres et d'ornements osiriens. L'âme est con-

1. *Rameau d'Or*, p. 357.
2. Ostracon du Caire, *Zeitschrift f. Æg. Spr.*, 1900, p. 30-33.

fiée à ce corps éternel, ou aux statues, comme pour Osiris; les mêmes rites magiques ouvrent la bouche, les oreilles, les yeux, et remettent en mouvement les membres des statues. Osiris est donc devenu le prototype du dieu; tout être divin est adoré selon le rituel osirien[1]. Pourquoi? Parce que la mort osirienne est le prélude nécessaire de la résurrection; celle-ci a été obtenue, pour Osiris, d'une manière si certaine, par des rites d'une efficacité si démontrée, qu'on a jugé inutile de chercher mieux. Le « dieu qui meurt » est devenu le modèle obligé de tout dieu. La *mort* était à ce point inséparable de l'idée de divinité qu'à l'époque thébaine, un papyrus (dit des Signes), retrouvé à Tanis par Petrie et Griffith[2], donne la définition suivante du signe *neter,* c'est-à-dire du dieu : « il est emmailloté » ou « il est enseveli ». (*iw.f qeris.*) Le dieu est donc figuré comme un mort, mais un mort ressuscité tel qu'Osiris.

Pour les hommes, il en fut de même. Ils s'appliquèrent le remède qui donne l'immortalité, inventé par Isis :

« Isis ne voulut pas que les combats, les souffrances qu'elle avait endurés et tant de traits de sagesse et de courage fussent ensevelis dans l'oubli et le silence. La déesse Isis institua donc des Mystères (τελεταί) très saints qui devaient être des images, des représentations et des scènes mimées des souffrances d'alors, pour servir de leçons de piété et de consolation pour les hommes et les femmes qui passeraient par les mêmes épreuves. »[3]

Qu'est-ce à dire, sinon que la *Passion* d'Osiris a montré aux hommes comment ils peuvent se sauver de la mort, à l'exemple des dieux? L'histoire sociale de l'Egypte nous fait assister aux luttes des Egyptiens avides d'obtenir pour eux-mêmes ces promesses de résurrection. Au début de l'Ancien Empire, le roi seul, et la famille royale, sont initiés aux rites osiriens et bénéficient de la résurrection; eux seuls vont au ciel après la mort. De règne en règne, prêtres et nobles arrachent aux « royaux » le privilège de la bonne mort; quelque temps avant 2000, une révolution

1. *Rituel du Culte divin en Egypte*, p. 32-34.
2. Voir A. Moret, *Le Nil*, p. 455.
3. *De Iside*, 27.

sociale bouleverse l'Egypte; la plèbe détruit pour un temps la royauté, surprend les secrets de la famille royale, connaît les mystères des rites osiriens; tout homme du peuple aspire désormais à parvenir, après la mort, « à la condition des dieux », et veut participer aux droits religieux, qui étaient jusque-là le monopole d'une élite. Après l'an 2000, que voyons-nous en effet? Tout Egyptien pratique les rites qui feront de lui *un Osiris* après la mort. Les rois célèbrent alors, en grande pompe, à Abydos, les Mystères d'Osiris; le peuple joue son rôle dans le drame sacré qui reproduit le règne de l'Etre-Bon, le meurtre criminel suivi d'une résurrection triomphante, bref les épisodes de la Passion d'Osiris, dieu du blé, patron de la bonne mort. Le culte d'Osiris s'est généralisé; tous les hommes espèrent revivre dans l'au-delà[1]. Mais quelle preuve apporte-t-on que cette résurrection est effectuée? Ouvrez les tombes populaires du Moyen et du Nouvel Empire : vous y trouverez des statuettes en terre végétale, semée de grains de blé; elles représentent Osiris et tout homme défunt que maintenant on nomme « Osiris ». Dans les tombes des grands personnages, on rencontre les mêmes témoignages, plus luxueux, mais non pas plus efficaces. Sur une natte de roseaux, une toile est tendue, portant, tracée à l'encre noire, une silhouette d'Osiris, couché sur le côté gauche, de grandeur naturelle. La surface de cette figure a été couverte de terreau, dans lequel on a semé des grains d'orge. Les grains ont germé; on a tondu les pousses lorsqu'elles ont atteint une longueur d'environ 8 centimètres. On a obtenu ainsi un tapis verdoyant en forme d'Osiris[2]. Aussi vrai qu'Osiris ressuscite sous cet aspect végétal, aussi vrai tout mort, qui a reçu les mêmes rites, reverdira et renaîtra comme le dieu :

« Ainsi, de la mort et de la résurrection de leur grand dieu, les Egyptiens tiraient, non seulement aide et nourriture, dans cette vie, mais aussi leur espoir d'une vie éternelle, par delà la tombe. »[3]

1. *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 292 sq.
2. Voir A. Moret, *Rois et Dieux d'Egypte*, p. 99 et 102, pl. XI.
3. *Rameau d'Or*, p. 357.

Nourriture et fécondité, promesse d'éternité, tel était l'apport du « dieu qui meurt » à la nature et à l'humanité.

V

Variantes du thème : animaux-dieux, hommes, rois mis a mort

Le thème du dieu qui meurt offre encore d'autres variantes. Une des plus intéressantes est celle qui présente *la mort* non plus comme une nécessité néfaste et abominable, mais comme un moyen souverain de sauvegarder la santé et la fécondité des êtres vivants, la fertilité du sol et de la végétation. Dans ce cas, il ne s'agit plus à proprement parler de mort subie, mais de *mise à mort* rituelle. L'homme a discipliné la mort et sait s'en servir pour des fins utiles.

De la santé, ou de la vigueur des grands dieux de la nature dépendent celles de l'homme et de l'univers. En Egypte, si le Soleil perdait de son éclat et de sa chaleur, si le Nil venait à diminuer ou donner une crue insuffisante, tout languissait, tout était menacé de mort. Les hommes rendent donc les dieux responsables des défaillances de la nature, mais, comme il est difficile d'atteindre le Soleil lui-même ou le Nil, on leur substitue des représentants sur terre. Ce sont parfois des statues, mais plutôt des hommes vivants ou des animaux, parce que la surveillance et la contrainte des hommes s'exercent plus facilement sur ceux-ci, représentants sur terre de la divinité.

Sir James Frazer a réuni de nombreux exemples de ces croyances chez les peuples divers de tous les temps; des animaux, des hommes, mais surtout des rois, sont choisis pour représenter les dieux de la nature parmi les humains; de leur vie et de leur santé découlera la prospérité de tous les êtres vivants. Cependant, ces animaux, ou ces hommes, censés divins, n'échappent ni à la maladie, ni aux accidents, ni à la vieillesse, ni surtout à la mort. Aussi les hommes, leurs sujets, prennent-ils vis-à-vis d'eux des précautions rigoureuses. De là, les tabous qui

s'exercent sur la nourriture et les conditions de vie des êtres sacrés; de là, surtout, une coutume fort répandue et que Frazer a lumineusement expliquée : *la mise à mort rituelle* des animaux et des hommes divins, à partir d'un âge déterminé, lorsqu'on suppose, ou qu'on constate, que leur vigueur, leur fécondité est en défaut, parce qu'elle a subi les atteintes du temps.

L'Egypte offre-t-elle des exemples de ces coutumes primitives? Cela paraît vraisemblable en ce qui concerne les animaux; cela reste hypothétique en ce qui concerne les rois.

A. *Animaux divins.*

Plutarque rapporte ceci : lorsque Isis parcourut l'Egypte entière pour retrouver les lambeaux d'Osiris démembré, elle fit mettre en terre, dans chaque province, le lambeau retrouvé du corps divin. Cet ensevelissement régional, nous l'avons vu, est un des rites qui fertilisent la terre. Mais, selon Diodore, Isis demande aux prêtres d'adorer, en même temps qu'Osiris, quelques-uns des *animaux* qui ont aidé le dieu dans les travaux de l'agriculture[1]. De là le culte des taureaux à Memphis, Héliopolis et Hermonthis, du bélier à Eléphantine et à Thèbes; on les appelle les « images vivantes », ou les représentants, « les hérauts, les interprètes » des dieux parmi les hommes; le culte s'en est perpétué depuis l'époque thinite (d'après la pierre de Palerme et Manéthon), jusqu'à l'époque romaine. Les mieux connus sont les taureaux Apis, dont Mariette a retrouvé la nécropole au Sérapeum; à la basse époque, on les dénomme Osiris-Apis; ils concentrent en eux les vertus efficaces des deux puissants dieux de la nature, souvent confondus en un seul : le Nil Hâpi et Osiris.

Les Apis formaient comme une *dynastie* d'animaux-rois; on les appelait « Majesté » ; on les sacrait en grande pompe; on leur rendait les honneurs dus aux dieux et aux rois; ils se succédaient, sans interruption, mais non de père en fils. D'une part, les prêtres choisissaient les futurs Apis au cours d'une recherche

1. Diodore, I, 21, 5-11; IV, 6, 3. — Cf. Strabon, XVII, I, 23.

dans toute l'Egypte (qui rappelle la *quête* d'Osiris), et les reconnaissaient à certaines marques; la royauté d'Apis était donc en quelque sorte *élective*. D'autre part, elle était *temporaire*. Selon Plutarque, Pline et Solin, les Apis ne devaient pas vivre au delà d'un temps déterminé; ceux d'entre eux qui atteignaient vingt-cinq ans étaient mis à mort par noyade, dans une piscine sacrée[1]. Or, la mort par noyade était sainte entre toutes, en souvenir d'Osiris jeté au fleuve, le « noyé de la première fois ». Le professeur Griffith a prouvé qu'on accordait aux noyés du Nil un respect superstitieux et comme un caractère sacré[2]. Sur la réalité même de la mise à mort rituelle d'Apis à date fixe, au temps où nous pouvons le vérifier, c'est-à-dire à la fin de la période thébaine, les opinions sont partagées. Deux stèles du Sérapéum nous donnent la date de la mort de deux Apis; elles sont de l'an 26; « *ce jour-là, on a conduit la Majesté d'Apis au Kebhou* (peut-être la piscine sacrée dont parle Plutarque, peut-être terme vague désignant la nécropole); après le Kebhou, Apis est admis dans la « *sacristie des embaumeurs* ». Il n'est pas impossible que le chiffre 26 s'explique par 25 ans de règne, plus l'année de vie du jeune taureau avant son intronisation. Quoi qu'il en soit, Apis était momifié[3], du moins partiellement, tel qu'Osiris; ses funérailles mettaient en deuil l'Egypte entière, comme si c'était Osiris, qu'on ensevelissait avec le taureau. Du fait qu'aucune momie d'Apis n'a été retrouvée au complet dans les sarcophages, mais seulement des portions de cadavre, Sir James Frazer déduit que le corps d'Apis pouvait avoir été, au moins partiellement, démembré et mangé en communion rituelle. Aucun texte égyptien ne corrobore jusqu'ici cette assertion. Si elle se vérifiait, Apis évoquerait Osiris, sous tous ses aspects : Osiris dieu des laboureurs, mis en morceaux qui fertilisent la terre, et sacrifié pour nourrir les hommes de sa chair.

1. E. Chassinat, *La Mise à mort rituelle d'Apis*, ap. *Recueil de Travaux*, t. 38, p. 33.

2. *Zeitschrift f. Æg. Spr.*, t. 46, p. 132.

3. Le rituel de cet embaumement d'Apis a été récemment publié par Spiegelberg, ap. *Zeitschrift f. Æg. Spr.*, t. 50, p. 1.

La mise à mort rituelle d'Apis s'explique encore pour une autre raison, que Plutarque suggère seulement, mais à laquelle Frazer a donné une force démonstrative singulière :

« Lorsqu'il survient une chaleur excessive et pernicieuse, qui produit des épidémies ou d'autres calamités extraordinaires, les prêtres choisissent quelques-uns des animaux sacrés, et, les emmenant avec le plus grand secret dans un lieu obscur, ils cherchent d'abord à les effrayer par des menaces; si le mal continue, ils les égorgent et les offrent en sacrifice, soit pour punir le mauvais génie, soit pour une des plus grandes expiations qu'ils puissent faire. »[1]

Ainsi, les animaux sacrés de l'Egypte passaient pour responsables de la santé publique et de la fertilité du sol, compromise par les épidémies ou la sécheresse excessive. Sir James Frazer déduit d'exemples similaires que le sacrifice *anormal* d'animaux sacrés, en temps de catastrophes, signifie qu'on se débarrasse pieusement de protecteurs, ou de fertilisateurs, dont le pouvoir efficace est surpris en défaut. Quant à la mise à mort rituelle, *à date fixe,* elle indique qu'on veut épargner au taureau la faiblesse et l'épuisement de l'âge, et sauver, en même temps, la nature et les hommes des conséquences funestes de cette sénilité. Mieux vaut, d'ailleurs, recueillir l'âme avant la déchéance physique complète, et la transmettre encore vivace à un successeur tout jeune et vigoureux.

Un autre exemple de la mise à mort périodique d'un animal sacré en Egypte nous est rapporté par Hérodote (II, 42) : « A Thèbes, tous les ans, à la fête d'Amon, on sacrifie un bélier, animal sacré du dieu thébain : de la peau de l'animal, on revêt la statue du dieu. Cela fait, les prêtres se frappent eux-mêmes de coups, en signe de deuil, à cause de la mort du bélier; enfin, ils l'enterrent dans une tombe sacrée. » D'après Sir James Frazer, on tuait le bélier, non par sacrifice à Amon, mais comme étant le dieu lui-même : son identité avec la bête ressort du fait qu'on revêt son image de la peau du bélier tué (*Rameau d'Or,* p. 471).

1. *De Iside,* 73.

Amon est, en effet, un dieu de l'énergie virile, un dieu fécondateur. Pourquoi le tuait-on chaque année sous forme de bélier? C'était peut-être parce qu'en immolant le dieu en pleine vigueur, on le faisait revivre dans un autre plus jeune, encore en possession de toute son énergie et d'une ardeur intacte. Fertilité des champs, vigueur et fécondité de la race humaine, voilà les fruits attendus d'un tel sacrifice. Les hommes tiennent pour responsables les dieux agraires, soit en personne, soit sous forme d'animal.

B. *Hommes et rois sacrifiés*

Parfois, c'est aussi sous la forme *d'un homme* que le dieu est sacrifié. La victime humaine peut être choisie parmi des prisonniers de guerre, des étrangers, des esclaves, ou même parmi les nationaux. Manéthon[1] raconte que les Egyptiens brûlaient les hommes aux cheveux roux et répandaient leurs cendres au moyen de *vans,* comme s'il s'agissait *de vanner des grains de blé.* Si, comme nous le supposons, ces sacrifices humains avaient pour objet de faire pousser les récoltes (le vannage des cendres semble l'indiquer), le choix des victimes à cheveux roux s'expliquerait comme mieux propres à figurer l'Esprit du blé, mis à mort, ou vanné, sous l'aspect des grains roux et dorés de la moisson[2].

Mais c'est aussi l'homme par excellence, le *roi* qui peut être mis en cause comme agent de la fertilité universelle. Il ne s'agit pas ici d'une responsabilité morale, telle que tout roi, ancien ou moderne, conscient de ses devoirs, soucieux des intérêts de son royaume, peut assumer; nous parlons d'une responsabilité matérielle et personnelle, qui engage parfois la vie du roi.

La théorie a été ainsi formulée par Frazer, en conclusion d'une quantité d'observations :

« Les peuples primitifs croient souvent que leur sécurité et

1. Cité dans *De Iside,* 73.
2. *Rameau d'Or,* p. 360. (Il faut noter que le roux, le rouge est la couleur de Seth-Typhon, le meurtrier d'Osiris). Frazer retrouve aussi dans la légende de Busiris, prétendu roi d'Egypte, qui sacrifiait tous les étrangers pour prévenir l'échec des crues ou récoltes (Ovide, *Ars Amat.,* 647), le rappel d'une coutume qui substituait à l'esprit du Nil ou du blé massacré — Osiris mort — une victime humaine (*Rameau d'Or,* p. 419).

celle du monde entier dépendent de la vie d'un de ces hommes-dieux qui incarnent, à leurs yeux, la divinité. Mais rien n'empêchera l'homme-dieu de mourir, de vieillir et de mourir... Le danger est terrible, car si le cours de la nature dépend de la vie de l'homme-dieu, quelles catastrophes ne se produiront-elles pas lorsqu'il mourra! Il n'y a qu'un moyen de détourner le péril : c'est de tuer l'homme-dieu aussitôt qu'apparaissent les premiers symptômes de son affaiblissement, et de transférer son âme dans un corps plus solide, par exemple dans le corps d'un successeur vigoureux... »[1]

Retrouvons-nous en Egypte quelque trace de cette barbare et tragique coutume? Il existait quelque obscure tradition sur la déchéance possible des rois, car Ammien Marcellin en dit quelques mots, à propos des rois barbares de la Germanie. « En Germanie, le roi, suivant une vieille coutume, doit abandonner le pouvoir et quitter le trône, si, pendant son existence, la fortune de la guerre trébuche, si la terre refuse l'abondance des moissons, — comme en pareil cas, les Egyptiens en usent avec leurs souverains. »[2]

On pourrait rapprocher de ce texte : la tradition biblique, qui impute au Pharaon de Joseph ou de Moïse, les sept années de famine et les dix plaies d'Egypte; en outre, les légendes de Manéthon sur les rois Aménophis et Bocchoris, jugés responsables de la santé publique lors d'une épidémie de peste (Bocchoris fut brûlé vif). Toutefois, ces cas restent exceptionnels; ils n'ont qu'une valeur de vague tradition et n'ont plus le sens précis des meurtres rituels, où le roi serait le « dieu qui meurt ». Pourtant, ce sacrifice sauvage était encore en usage, nous disent Diodore et Strabon, dans la haute vallée du Nil, *au pays de Méroé, aux derniers temps de la civilisation égyptienne* :

« A Méroé, les prêtres exercent l'autorité la plus absolue, puisqu'ils peuvent, si l'idée leur vient à l'esprit, dépêcher au roi un messager et lui ordonner de mourir... Ils déclarent que c'est la volonté des dieux... ils font entendre encore d'autres raisons...

1. *Rameau d'Or*, trad. Stiébel et Toutain, II, p. 13-14.
2. Ammien Marcellin, XXVIII, 15, 14, .

d'après les vieilles traditions... Mais, sous le règne de Ptolémée II, le roi des Ethiopiens, Ergamène, élevé à l'école de la Grèce et instruit dans la philosophie, osa, le premier, braver ces préjugés. Il massacra tous les prêtres, et, après avoir aboli une coutume absurde, il gouverna le pays selon sa volonté. »[1]

Strabon (XVII, II, 3) nous confirme que les prêtres osaient signifier au roi des Ethiopiens « l'ordre de mourir et de céder la place à un autre. »[2]

Ici, il s'agit bien d'un meurtre rituel du roi, encore pratiqué dans un pays colonisé dès la XII[e] dynastie par les Egyptiens, et qui a fourni, plus tard, au VIII[e] siècle avant notre ère, *une dynastie* (la XXV[e]) à l'Egypte. Chose bien remarquable : aujourd'hui encore, dans la région de *Fachoda*, la coutume a subsisté. Seligman l'a observée dans le plus grand détail, et, ici, le meurtre du roi n'est pas seulement décrit, mais *expliqué.* Quand le roi des Shillouk montre des signes de maladie ou de sénilité, en particulier dans ses rapports sexuels avec les femmes royales, un de ses fils a le droit de tuer son père et de régner à sa place; Ou bien, le roi reçoit l'ordre de mourir; on le mure dans une cabane où il meurt de faim, à moins qu'on ne l'étrangle tout d'abord[3]. Donc, si on tue le roi, c'est parce que le déclin de sa force met en péril, par influence sympathique, la santé publique, la *fécondité* de la race et la fertilité du sol. L'explication serait la même que pour le meurtre d'Apis. Le représentant du dieu sur terre, s'il vieillit, doit céder la place à un successeur vigoureux.

En Egypte, c'est ce qui était arrivé à Osiris, prototype divin du Pharaon : mis à mort à 28 ans, il cède la place au jeune Horus que, tour à tour, les Pharaons humains relaieront sur terre. Mais, observons-nous, en ce qui concerne les Pharaons, *la royauté temporaire,* la *mise à mort de victimes substituées,* l'*abdication*

1. Diodore, III, 6.
2. Cf. *Mystères égyptiens*, p. 186.
3. Pour les références, voir *Mystères Egyptiens*, p. 185 et *Rameau d'Or*, p. 250 sq.

suivie de remplacement, par un fils ou héritier, c'est-à-dire les atténuations de la coutume, observées par Sir James Frazer dans tant de cas?

C'est ici que se pose le problème d'une fête énigmatique : *la fête Sed,* ou *jubilé des fêtes Sed,* dont l'importance était sans égale pour le roi, si l'on en juge par son antiquité, sa persistance, et sa fréquence. Attestée depuis les premiers rois, thinites et même préthinites, elle ne cesse, pendant 4.000 ans, d'être célébrée par les rois d'Egypte, jusques et y compris, l'époque gréco-romaine[1].

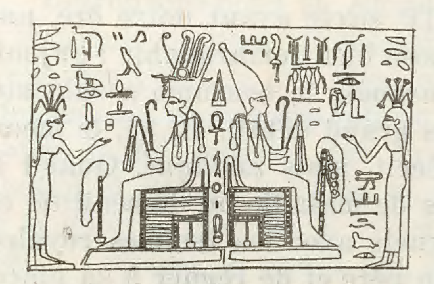


FIG. 13. — Osiris intronisé au cours de sa fête Sed (BERLIN, Sarcophage n° 11.978. *Zeitschrift f. aeg. Spr.,* t. 39, pl. V).

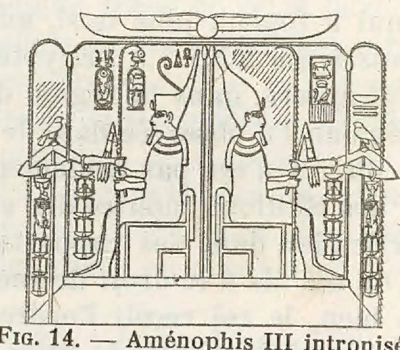


FIG. 14. — Aménophis III intronisé au cours de sa fête Sed (LOUQSOR).

Nous ignorons le sens du titre : *fête Sed* (à moins qu'on n'y voie le nom d'un très ancien dieu Chacal, *Sed,* protecteur de la famille royale); quant à sa signification historique, faute de textes explicites, elle reste très obscure. Selon les bilingues grecs, c'était un jubilé *trentenaire,* « de la 30e année » ; en fait, certains rois l'ont célébré à partir de la 30e année de leur règne; mais on constate un grand nombre de fêtes Sed célébrées avant la 30e année, ou par des Pharaons n'ayant pas régné, ni même vécu trente ans. Ces données restent donc énigmatiques. Il ne faut pas s'en étonner puisqu'il s'agit d'une tradition remontant aux origines *millénaires* de la royauté égyptienne. Néanmoins, de l'analyse de très nombreuses représentations de la fête Sed, il résulte ceci :

1. Pour les références, voir A. MORET, *Des Clans aux Empires,* p. 175 et *Le Nil,* p. 146.

A l'occasion de la fête Sed,

1° Le roi renouvelle les rites du couronnement, qui le consacrent successeur d'Osiris comme roi d'Egypte; il prend un costume spécialement *osirien,* qui ressemble à un linceul (fig. 13-14). On le traite comme s'il était *mort;* il reçoit, dans sa personne, et dans ses statues, le culte divin, c'est-à-dire les rites osiriens funéraires : on ranime ce dieu mort par l'ouverture de la bouche, des oreilles, des yeux, etc... Au sortir de ces rites, le roi est réputé : « *renouveler ses naissances* » ; il recommence une nouvelle vie; il reçoit des années par millions.

2° La reine et les enfants royaux assistent toujours au jubilé. Ils y jouent un rôle essentiel, quoique mal défini : la femme du roi semble représenter l'élément sexuel, dont la fécondité importe à la famille royale, au peuple, à la nature entière; les enfants sont là évidemment pour représenter la descendance, et les candidats à l'héritage royal.

3° A l'aube de la fête Sed, on célèbre la résurrection d'Osiris[1] et de Râ par l'érection du fétiche Zed et d'obélisques, symboles du renouveau de la végétation et de l'activité solaire, et peut-être, emblèmes phalliques.

4° Des délégués de tous les temples provinciaux, avec les dieux des nomes et des villes, les fonctionnaires, le peuple, assistent au jubilé qui est suivi d'une distribution d'aliments par le roi en quantité énorme. Ce sont « les cadeaux de l'année trente ».[2]

Avec quelque imagination, dans cette fête : qui « renouvelle » les naissances du roi », qui consacre à nouveau son pouvoir royal, sa santé, et probablement sa virilité (obélisque, zed), en présence de l'épouse royale, de ses enfants, du peuple entier, des dieux et des hommes, — on retrouverait le souvenir d'un temps où la royauté était *temporaire.* Après un délai fixe ou variable, le roi vieilli devait, pour la sécurité de son peuple et de la nature, accepter le sacrifice dont Osiris, le dieu qui meurt, lui avait enseigné la vertu. Il était mis à mort, et son âme, sa force fécon-

1. Précédée de la mise à mort de l'Esprit du Grain, telle que nous l'avons décrite dans la fête de Min (p. 20 et fig. 1).

2. Cf. les textes réunis par H. BRUGSCH, *Thesaurus,* p. 1119-1132.

dante, étaient recueillies par un successeur vigoureux. A supposer que l'hypothèse soit exacte, ceci se passait néanmoins *antérieurement à l'époque thinite.* Dès le milieu du IV[e] millénaire, au temps de Narmer et de Ménès, les rois ont pu exiger qu'au sacrifice réel fût substituée une mort *rituelle,* mais *fictive.* On imita sur la personne du roi vieilli les rites qui chaque jour ranimaient Osiris et les dieux dans les temples; en faisant du roi un Osiris, on assurait au Pharaon, sans le sacrifier, un renouveau de vie et de force, dont bénéficiaient aussi les hommes et la nature. Ces offrandes innombrables de l'année 30 attestaient, ou faisaient espérer, un renouveau universel de fertilité. Dans le « corps éternel » des statues, l'âme du roi, mise à l'abri, bravait la décrépitude sénile. Toutefois, pour plus de sécurité, on répétait tous les trois ou quatre ans, les rites du Sed; la renaissance du roi gagnait à recevoir un renouvellement périodique, à mesure qu'il avançait en âge.

VI. Conclusion

Nous concluons que la théorie frazérienne du *Dieu qui meurt* pour assurer à la nature et aux hommes nourriture, fécondité et renaissance, annuelle et éternelle, explique raisonnablement : 1° le mythe osirien; 2° le sacrifice des animaux sacrés; 3° et, peut-être ce jubilé où le roi tente de se rajeunir périodiquement. Les faits attestés en Egypte : démembrement d'Osiris au temps de la moisson, enterrement pour les semailles, résurrection avec les pousses nouvelles, sont de même ordre que ceux recueillis dans tout l'univers, à propos des Esprits du blé ou de la végétation. Les effets attendus : fécondation des terres et des vivants, résurrection annuelle, promesse de vie après la mort, correspondent aux espoirs que suscite le sacrifice d'Atys, d'Adonis, de Dionysos et de cent autres. Les rites magiques de la *gerbe,* des *statuettes semées de grains,* des *jardins,* ou les *drames sacrés de la passion,* existent en Egypte, comme ailleurs. Enfin, l'adoucissement progressif des sacrifices, la substitution d'animaux aux hommes, de la mort fictive au meurtre rituel, paraissent aussi se retrouver dans les mœurs des Egyptiens. En nous faisant discerner *la loi générale* sous les aspects particuliers propres à l'Egypte, Sir James Frazer a donc rendu aux études égyptologiques un service inappréciable. L'explication qu'il a donnée de cette grande figure d'Osiris, qui domine la religion populaire, les mœurs et les institutions royales, peut, dans ses grandes lignes, passer pour démontrée. Un tel résultat n'est pas moins important pour le folklore, ou la mythologie comparée. L'enquête égyptienne étaye une documentation forcément composite, éparpillée dans l'espace et le temps, par le témoignage d'une civilisation homogène, la plus ancienne qui soit accessible, et la seule qu'on puisse suivre au cours d'une évolution de 4.000 ans.

Me sera-t-il permis d'ajouter que nous devons remercier encore Sir James Frazer pour un autre exemple, qu'il nous a donné avec une générosité magnifique? L'érudition minutieuse ne lui suffit pas. Il ne borne pas son effort au dénombrement des faits : avec une intelligence pénétrante, où l'esprit de finesse s'associe à la plus scrupuleuse prudence, il ose expliquer, il construit; il retrouve le fil des idées dans le dédale des faits; il brandit le *Rameau d'Or* pour nous éclairer sur les obscurs chemins du passé. Observez qu'il a l'âme d'un poète et le style d'un maître écrivain; c'est avec une émotion discrète mais perceptible, là où elle est de mise, qu'il saura décrire les périls de l'âme, ou retracer les erreurs de l'esprit.

Le *Rameau d'Or,* en même temps qu'une somme d'érudition infinie, est l'œuvre d'un philosophe et d'un artiste. Il ne fallait pas moins que ces dons réunis pour révéler à l'homme d'aujourd'hui le subconscient de son âme primitive et, sous les masques inertes et conventionnels de la mythologie classique, dévoiler le véritable et vivant visage de la nature.

APPENDICE

SUR LE CULTE PARTICULIER DE LA GERBE EN EGYPTE.

Nous avons attiré l'attention sur la transformation de la gerbe en mannequin osirien (p. 25), qu'on appelle *mert stat* « chérie traînée » ; nous avons signalé les rapprochements possibles avec la « fiancée », la « vierge » — ou la « vieille » — de tant de cultes agraires.

Identifiée, d'une part, avec Osiris-Anzti, et recevant des offrandes, dans les conditions définies *supra,* p. 30, la gerbe peut, d'autre part, avoir été adorée comme divinité particulière. Nous trouvons en Egypte des traces de ce culte, mais seulement, jusqu'ici, dans des tombes du Nouvel Empire.

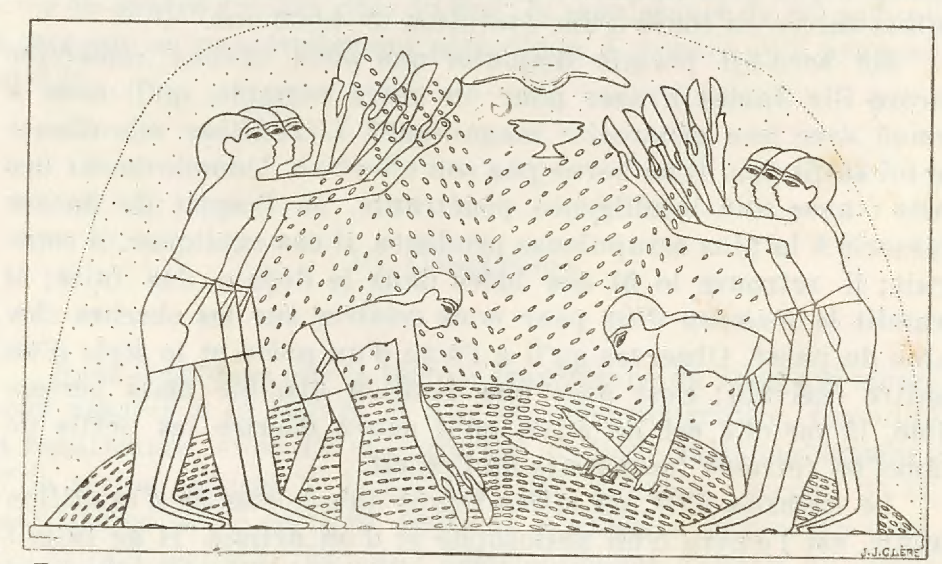


Fig. 15. — Les vanneurs et l'offrande à la gerbe, divinité de la Moisson (T. de Nakht, p. XX).

Une splendide publication, aux frais du Metropolitan Museum de New-York, a été faite par N. de G. Davies de la tombe de Nakht (XVIIIe dyn.) ; on y voit (pl. XX) que les tableaux du vannage des grains sont sous la protection d'une idole ; celle-ci est placée au-dessus d'une coupe d'offrandes, ou d'offrandes variées (fig. 15 et 16) et elle reçoit, par conséquent, le culte des vanneurs.

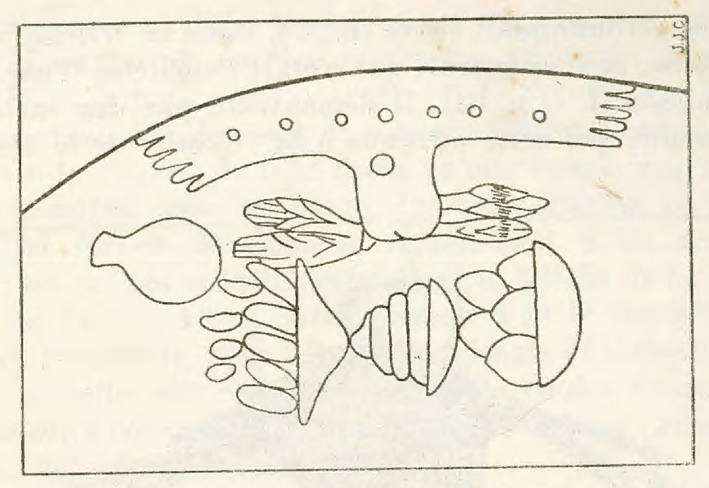


Fig. 16. — La Gerbe et les offrandes, figure redressée (*Tomb of Nakht,* fig. 12).

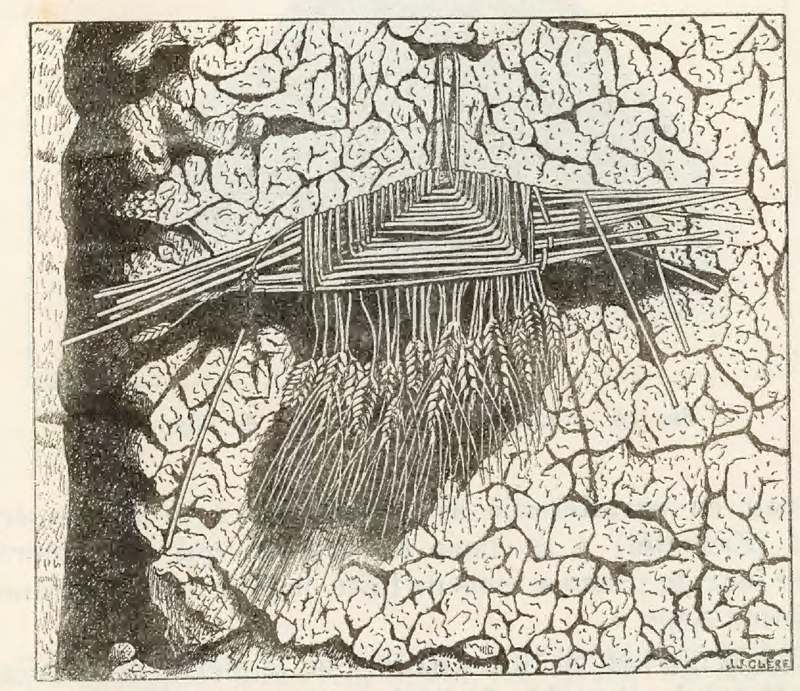


Fig. 17. — L'*arouseh* « fiancée », pendue au mur d'une maison actuelle d'el-Lahun.

M. Davies reconnaissait (avec doute), dans ce fétiche, un croissant de lune, et il suggérait que c'était l'emblème d'une divinité de la moisson (*l. c.* p. 64). Il démontrait, par des variantes de même époque, que cette offrande à la *Divinité de la Moisson* se

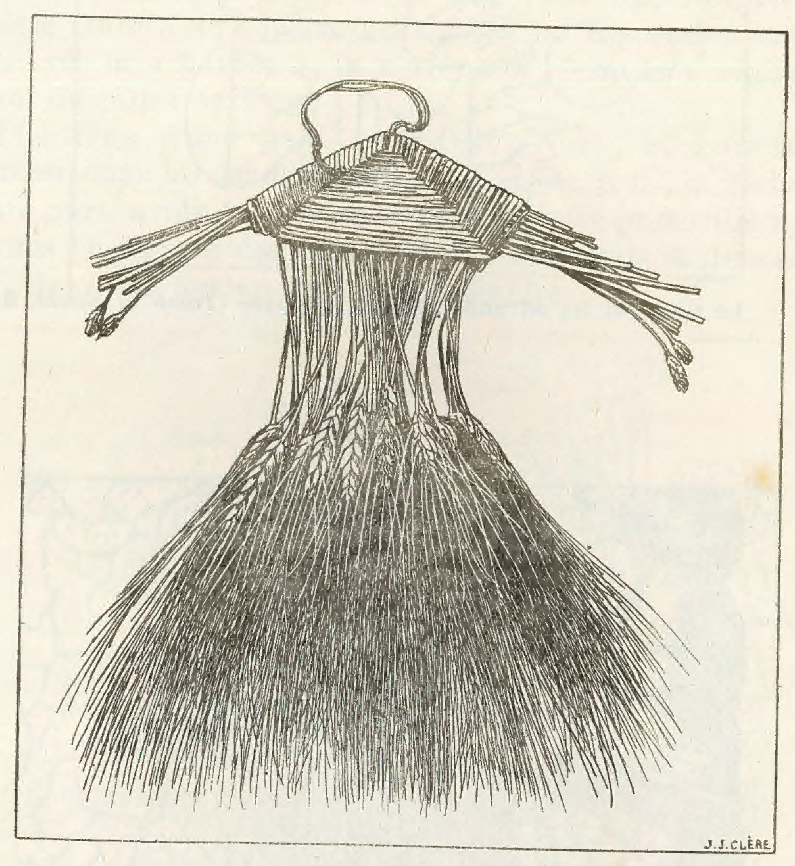


Fig. 18. — Corn-Maiden provenant de Chypre.

retrouvait en parallélisme avec l'offrande à la déesse-serpent Renout (Ernoutet) « la dame du grenier, qui est honorée le premier jour du premier mois de l'Eté, le jour de la naissance du dieu-grains Nepy ».

Miss Winifred S. Blackmann a eu le mérite de donner une explication très plausible de l'énigmatique fétiche de cette Divi-

nité de la Moisson[1]. Elle démontre que c'est la gerbe elle-même, telle qu'elle apparaît encore, suspendue au-dessus de la porte, ou plantée au faîte des maisons des fellahs actuels. Or, les Egyptiens modernes lui donnent le nom caractéristique : *arouseh*, fiancée. On la dispose de telle façon qu'elle évoque une vague silhouette humaine, avec un buste, des bras écartés, et une jupe d'épis. Les formes développées ressemblent à un mannequin (fig. 18) ; les formes réduites rappellent le fétiche de la tombe de Nakht (fig. 16-17). Ainsi, parallèlement à la « chérie-traînée » *mert stat,* il existait, dans l'Egypte ancienne, et il subsiste, dans l'Egypte actuelle, une représentation de la Gerbe, adorée sous la forme de cette *cornmaiden,* dont Frazer a si bien caractérisé le rôle dans les cultes agraires.

---

1. *Some occurrence of the Corn-arûseh* in ancient egyptian tomb paintings, ap. *Journal of Egyptian Archaeology* (t. VIII, 1922, p. 235). Nos figures 15 à 18 sont empruntées à cet article.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 FÉVRIER 1927
PAR LES
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
PARIS, 23, RUE TURGOT

MORET ⁙ LA MISE A MORT DU DIEU EN EGYPTE ⁙ GEUTHNER Paris-1927